

# Contes à rebours

Jean-Paul Leclercq

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

C'était une famille comme ça. Il y avait un frère et deux sœurs, les parents, et un grand-père qui tenait encore à la vie comme une deux-chevaux tenait à la route.

Arnold avait grandi là-dedans, comme il avait pu. Sans trop de problèmes au début puisqu'il ne connaissait rien d'autre. Pourtant, un observateur extérieur aurait tout de suite perçu le décalage constant dans lequel baignait chaque minute de la vie familiale : l'impression de vivre dans un monde à part où chaque geste était réglé par la crainte de rencontrer ses peurs ou de mettre sous les pieds de l'autre celles qu'il redoutait. On s'était légué l'angoisse de génération en génération, avec des variantes qui empiraient en se diversifiant. Heureusement, par essais et erreurs et au prix de multiples drames, tout cela s'était finalement autorégulé mais le ballet que faisait tourner cette mécanique névrotique était proprement surréaliste.

Il y avait des précautions à prendre en permanence, des contraintes strictes, des règles endémiques et chroniques ! Par exemple il fallait éviter de regarder dans les yeux le grand-père qui était un canardanatidaephobe notoire et subséquemment éviter bien sûr d'en remettre avec un spirituel « coin-coin ». Par exemple encore, la halitophobie et la carminophobie générales exigeaient un constant contrôle de haut en bas. Et ne parlons même pas de cette stupide mais incontrôlable peur que des

lézards ne tombent sur le lit qui affligeait fort le père et la mère puisque cette cubiculacetophobie rendait problématique tout rapprochement sexuel.

Chaque repas était un casse-tête ! Si on avait résolu assez aisément, quand on avait des invités, le problème de l'hellotridécatabulophobie grâce à la bienvenue claustrophobie du frère qui prenait systématiquement sa collation au jardin où il vivait sous tente, par contre, le reste avait été source d'infinies complications ! Par exemple, il fallait à tout prix éviter le poulet et le fromage emballé, une des sœurs étant alektorophobe et l'autre tyrosémiophobe, mais il fallait aussi faire gaffe qu'il n'y ait à table ni bouteilles, ni cuillères, puisque le père et la mère, décidément cumulards, étaient aussi respectivement buticulaphobe et cochliophobe.

Au milieu de cette vie ritualisée à l'extrême, on étouffait un peu. C'est un euphémisme. Surtout le gamin qui en réaction autant que par tempérament n'avait, lui, peur de rien et ne rêvait que de quatre cents coups. Rêve qu'il satisfaisait bien sûr en cachette. Il lui fallait pour cela apprendre à littéralement s'évader. Toute la famille serait morte de trouille si elle avait vraiment su ce qu'il trafiquait en douce une fois la nuit tombée et tout le monde couché !

Hier par exemple, il était monté comme d'habitude sur ses chaussettes au grenier. Il adorait ça : le parfum de poussière et tous ces reliquats d'autres vies oubliées lui parlaient, se racontaient dans le lourd silence et la lueur jaune d'une ampoule sans abat-jour. Une autre fois, il s'était enhardi, avait ouvert la tabatière et était monté sur le toit, à même les tuiles. La maison faisait deux hauts étages plus le grenier. Trois si l'on considérait la face qui donnait à flanc de colline sur le jardin. Le

cœur délicieusement pincé par le risque de la chute, il était monté jusqu'à la cheminée et l'agrippant à deux bras, avait longuement contemplé. La ville était une vallée, elle était lumière et était à ses pieds. L'extase. Il s'en était enivré.

Aujourd'hui, il s'agissait d'un autre type d'aventure. Les maisons des villes de ce temps-là avaient « une cave à charbon », généralement située sous le vestibule et qui, juste devant le seuil en pierre bleue, communiquait avec le trottoir par un orifice fermé d'une grille en fonte ouvragée. Cet ajour de métal laissait passer la seule lumière qu'il recevait lors des séjours carcéraux censés l'amener à résipiscence quand il avait obstinément refusé de bouffer une tambouille familiale aseptisée par la diversité des précautions phobiques. Sous la grille horizontale, la pente du mur évoquait un cul de basse-fosse et ses barreaux. Et à quoi pense-t-on en regardant à travers des barreaux si ce n'est à les franchir ? De là avait peu à peu germé dans son cerveau aventureux une idée folle. Si grimper jusque-là eût été acrobatique, pour rentrer, par contre, une fois ôtée la chaîne qui empêchait d'écarter la lourde grille, c'était du nanan !

Il allait pouvoir se confronter au monde de la nuit !

Puisqu'on ne lui avait pas confié de clé, il lui faudrait agir en deux temps : sortir par la porte de la maison, la refermer sans bruit, aller à la découverte puis rentrer par la cave à charbon. C'était un enfant hyperactif. On peut difficilement imaginer les trésors de volonté qu'il dut déployer pour contrôler ses gestes, les ralentir, les peser. Apprendre à descendre un escalier en bois sans faire craquer la moindre marche demande de l'habileté, un esprit déductif, une grande vigilance. C'était capital ! La porte de la chambre à coucher des parents donnait juste au bas des marches ! Franchir le corridor en glissant sur

les pavés en céramique de Gouda était ensuite un jeu d'enfant. Par contre, ouvrir la lourde porte d'entrée relevait d'un art encore plus subtil. Cela lui prit du temps. Il fallut discrètement en huiler les gonds avec la burette de la machine à coudre de la mère, invisiblement graisser le pêne au saindoux, imaginer un dispositif pour pouvoir la refermer sans que celui-ci n'émette le moindre son.

Quand tout fut prêt, les gestes qu'il avait répétés cent fois étant devenus automatiques, tout se déroula sans encombre. Il referma l'huis sur une carte de visite de son père et la retira tout doucement de façon à ce que le pêne rentre doucement en son logis. Il se détendit enfin, respira un grand coup. Il était libre !

L'air était frais mais doux, l'éclairage public, blafard, entrecoupé de zones d'ombre indécise. Devant lui la haute haie de peupliers de l'école des Saints Anges se voûtait doucement en se balançant comme des moines bouddhistes. Le feuillage frissonnait dans la lueur des néons. Il écouta. À part leur murmure, le silence était total. Il avait un peu plu, l'asphalte luisait, le pavé du trottoir s'alignait vers un point qui reculait avec le regard. Il le suivit. C'était comme un tableau de Chirico dont le soleil se serait éteint. Il lui semblait se déplacer dans un désert de pierre. Tout, autour de lui, se paraît d'une présence extrême. Le contraste était immense entre lui, vivant, et les sentinelles immobiles des façades. Comme seul après la bombe mais sans nulle tristesse ni frayeur. Tout baignait paradoxalement dans la plus grande douceur.

Un peu en bas de chez lui, il y avait une place circulaire bordée d'arbres et de bancs publics. Il choisit celui qui faisait face à la lune et se coucha pour regarder la couronne des feuillages

dédoubler celle des gouttières. Une grande paix le tenait, un peu d'exaltation aussi, le sentiment de l'exploit et cette jouissance trouble mais agréable qui allait le poursuivre toute sa vie du « pas vu pas pris ». Il se pénétrait de la joie d'être enfin débarrassé de la promiscuité, de l'intolérable proximité des autres et des hantises familiales. Il vit bien qu'il aurait aimé rester là pour toujours. C'était hélas impossible. Son hyperactivité ne le tolérait pas. Il eut vite des fourmis dans les jambes. Et puis, il était tout de même trois heures du matin et il bâillait ! De toute façon, la magie ne peut être qu'éphémère. Il s'en fut donc, un peu résigné, mais prit son temps pour remonter chez lui, soulever avec mille précautions la pièce de fonte, se glisser dans le conduit, rajuster la grille sur sa tête et se laisser glisser sur le sol de la cave. Brusquement l'ampoule du plafond s'alluma. Aveuglé, il mit la main en visière devant ses yeux et se tétanisa. Ils étaient tous là, pétrifiés, eux aussi !

La suite ne fut pas drôle, il fallut raconter, justifier, analyser, essayer de se faire comprendre... en vain ! Il lisait la peur et l'incrédulité dans leurs yeux. Tout cela dépassait leur entendement ! Il dut se farcir les « pourquoi » auxquels il ne pouvait pas répondre, supporter les pleurs, affronter les reproches, tenter de résister aux culpabilisations, aux chantages affectifs. Il apprit à mentir, à leur dire ce qu'ils avaient envie d'entendre et... à récidiver, enrichi techniquement de son échec antérieur. Non plus pour le plaisir de l'aventure mais pour la transgression elle-même. On le regardait comme un anormal ? Eh bien, on allait voir !

Le dispositif de fermeture de la porte d'entrée ayant été renforcé et personne ne tenant plus à faire le guet au-delà de

quatre heures du matin, il s'évada par le balcon du premier étage, les aspérités des ornements de la façade lui servant de mur d'escalade. Cependant, la simple contemplation de la paix nocturne ne lui suffisait plus. Il lui fallait plus pimenté. C'était justement le moment où il découvrait avec la sœur d'un copain, cloîtrée elle aussi la nuit au deuxième étage, ce qu'on appelle l'amour. C'était une fille, il va donc de soi qu'elle ne l'aurait pas attendu au-delà de quatre heures du matin. Adonc, aux fins qu'il l'éveille, elle laissait pendre le long de la façade de sa maison une ficelle attachée à son poignet et, avec les mêmes ruses de sioux dont il usait chez lui, elle le rejoignait dans le porche d'entrée, histoire d'apprendre ce qu'ont à se faire les corps des préados.

Cette fois, ce sont les parents de la donzelle qui découvrirent le pot aux roses. Outre que leur morale était choquée, la frousse les tenait. Leur fille ne pratiquait aucune contraception ! Mais c'est surtout la bizarrerie des circonstances qui les déconcertait. Ils s'en allèrent évidemment trouver les parents d'Arnold. On tint double conseil de famille. Décidément, ce rejeton était inamendable, dangereux, peut-être même « un peu dérangé » avait risqué la mère de l'ex-vierge offensée.

On s'indigna de pareil propos, on rompit, on ne se parla plus. Mais ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. En famille on se mit de plus en plus à penser à un accident génétique. On lut beaucoup. Mais on en apprit plus sur la trisomie que sur le comportement de l'intéressé. On lui chercha désespérément une toute petite phobie, un truc anodin qui aurait permis de le relier même par un fil ténu à la famille. On ne trouva pas. Comme les frasques continuaient, on restait donc sur le qui-vive, anxieux de la prochaine incartade. On développait une

nouvelle phobie : celle des actes imprévisibles de ce gamin trop déluré. En fin de compte, à bout d'angoisse, impuissants, on accepta l'idée qu'il était différent. Cet enfant-là n'était pas conforme, il ne pouvait donc être que victime d'une grave maladie mentale, c'était la seule explication. On avait déjà fait appel aux compétences qu'on avait sous la main. Le curé d'abord dont les mains baladeuses n'avaient fait qu'accélérer le processus qui menait Arnold du désir d'un peu d'air à la colère et à la révolte. Mais on avait dû assez vite laisser tomber puisque ce petit monstre à l'imagination débridée et satanique avait le culot de se plaindre et calomniait le bon prêtre. On avait eu alors recours aux pédagogues, aux éducateurs, aux profs ensuite, dont les propos moralisateurs avaient simplement glissé sur une méfiance des adultes qui allait grandissant. On en vint aux médecins, puis aux psys enfin pour cet ornithorynque né dans un nid de coucous.

Ça commença mal. Le premier psy renonça, ne se gênant pas pour dire que ce gamin lui ressemblait trop, qu'il risquait de faire des projections, qu'il ne pourrait garder une attitude neutre et professionnelle, ce qui sidéra les parents. Le second se récusa après qu'Arnold ait fait à plusieurs reprises le rendez-vous buissonnier. Le troisième, lui, avait une bonne bouille. Une bouille qui inspirait confiance, même à Arnold qui baissa du coup un peu la garde. Le psychiatre, du premier coup d'œil, s'était rendu compte que c'était la famille tout entière qui aurait dû consulter et faire soigner son hyper contrôle, voire faire un tour en maison spécialisée. Il avait la certitude qu'une telle floraison de phobies héréditaires ne pouvait qu'être liée à la génétique et il lui semblait ahurissant que le gamin y fit exception ; c'était un cas ! Un cas diablement intéressant ! Habilement, il entreprit de rassurer, de reconforter, de rendre



confiance en soi et assurance. Il ne se gêna pas pour qualifier, décrire et diagnostiquer les névroses phobiques de la famille et les présenter sous leur jour le plus authentiquement psychiatrique. Il entreprit de convaincre son patient qu'il était le seul normal de la bande, que le bizarre, le mal lavé, le vilain petit canard, le malade mental, ce n'était pas lui. Et Arnold commença à l'écouter puis peu à peu à se laisser convaincre, puis par se voir dans un autre miroir et voir sa famille avec d'autres yeux. Il se mit à les juger, à les observer, à guetter les symptômes de leur maladie, à ressentir leur étrangeté, à la trouver inquiétante.

Cela fonctionna au-delà de toute espérance, jusqu'à ce que, finalement, ce qui devait arriver arrive : un jour Arnold refusa obstinément, après la consultation, de réintégrer le domicile et le monde parental. Il restait là, vissé sur le fauteuil que lui octroyait son mentor, tétanisé, blême, tremblant de tous ses membres, en proie à une panique totale. L'homme de l'art était un professionnel. Il regarda ça d'un œil d'entomologiste, se demandant ce qui se passait tout à coup, ce qui transformait ainsi le gamin admirateur passionné de Stanley, d'Amundsen, de Mermoz et de Guillaumet en même terrorisé. Il marchait de long en large, perplexe, arpentant ses doutes. Était-ce sa faute ? S'était-il pris les pieds dans sa thérapie ? À force de lui dépeindre la famille sous les couleurs médicalement les plus crues, ne lui avait-il pas fait peur ?

...Peur ! Soudain cela lui explosa dans le cerveau ! Mais c'était bien sûr ! Devant lui, là, le gamin était visiblement la proie de cette terreur incontrôlable qui saisit le phobique face à l'objet de son trouble. De toute évidence, il était lui aussi phobique, il avait la phobie des phobies, il était phobophobique, voilà !!!

Il s'assit, rassuré que la science ait finalement toujours le dernier mot, et se mit à rédiger en souriant une longue ordonnance.

mots 2397

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Elle m'avait un jour fait remarquer que pratiquement tous mes rêves s'inscrivaient dans un contexte de partance, de voyage ou de transit. Et, de fait, je n'avais même pas besoin de rêver pour me sentir des fourmis dans le ticket de chemin de fer, des libellules dans la carte d'embarquement, des papillons dans le passeport.

Ce n'était pas, tous les vrais voyageurs le comprendront, que je veuille aller quelque part, non. Simplement, partir m'était un orgasme et préparer le départ tout un érotisme de préliminaires.

Or l'âge s'était insinué entre moi et les longs courriers, il avait occulté la joie des décollages. Il avait rendu inaccessible l'ivresse de cet entredeux où, étant parti mais n'étant pas arrivé, on est dans le nulle part. Ce fut une souffrance. Puis, comme toujours, je me suis adapté. Si je ne pouvais plus voyager loin, je pouvais cependant voyager près, pour autant que ce soit encore un vrai voyage. Le voyage est un hologramme. Un petit bout possède en lui tous les aspects de la totalité. Et l'on pouvait toujours, à défaut de la renouveler, jouer à explorer la sensation.

Alors j'ai décidé de remonter à la source, aux premières émotions qui avaient poussé sur un besoin de l'ailleurs déjà inextinguible, qui étaient tout de suite apparues comme la solution au « mal-être là » que je trainais depuis mes couches-culottes.

C'était clair, la racine de mon désir se trouvait rue de Bruxelles, d'où l'on surplombait la gare et où mon père, pour une fois

bienveillant, m'emmenait contempler les panaches de ces merveilles qu'étaient les locomotives à vapeur. J'en fis bien sûr le pèlerinage, retrouvai intacte l'ambiance qui, la vapeur en moins, me rappelait le rêve tenace d'être sans cesse en départ : train, hôtel, train le lendemain, jusqu'à mourir sur un quai ou dans les toilettes d'un wagon comme Molière était mort en scène.

Tout naturellement, je descendis la rue jusqu'à la « salle des pas perdus », la bien nommée puisqu'on y marche de long en large vers nulle part tant que tout est encore possible. Une porte béante sur le monde et sur l'éventuel. Je me plantai là au milieu des pieds errants et fermai les yeux, envahi par l'évocation qui prenait forme sur mon écran interne. Je revoyais l'atmosphère des halls de gares de jadis, faite de pierre de taille, de bancs de bois clair verni, de fresques art déco ternies que personne ne regardait plus, de guichets mystérieux en fer forgé derrière lesquels opéraient d'étranges binoclards aux prises avec d'in vraisemblables et antiques imprimantes dont le « clic clac » caractéristique expectorait des tickets rectangulaires de carton mauve encore poisseux d'encre grasse. L'affairement allait croissant au fur et à mesure que la file ondulait devant le trou de souris et que le haut-parleur borborigmait d'une voix standard de fond de caverne : « Le semi-direct en provenance d'Aachen et à destination de Liège Guillemins est annoncé voie quatre ». Les syllabes, répercutées par la voûte, semblaient se confondre en une voix du ciel... incompréhensible comme il se doit. Cela virait carrément à la panique lorsqu'on pouvait deviner : « Le semi-direct en provenance d'Aachen et à destination de Liège Guillemins entre en gare voie quatre ». Il se faisait alors un rush, une ruée vers l'étranglement de la porte des quais où un autre binoclard poinçonnait à un rythme de mitrailleuse. Le haut-parleur

annonçait ensuite : « Verviers-Central. Deux minutes d'arrêt ». La course éperdue de quelque retardataire remuait encore un peu d'air, le haut-parleur énonçait un peu plus distinctement, vu l'accalmie : « Voie quatre. Attention au départ ». L'élan olympique du dernier attardé était coupé net par le bras tendu du préposé aux petits trous auquel une ronde casquette noire à galons dorés conférait une incontestable autorité. La victime s'effondrait en soupirant sur un banc et tout, en un instant, rebasculait dans le calme, le silence feutré, l'ennui de l'attente, les regards absents, la sensation presque palpable du vide de l'espace. Un moment. Puis, insensiblement, la rumeur renaissait, s'amplifiait, les bancs se regarnissaient d'écoliers, de ménagères à cabas, de feutres mous et d'imperméables mastic. De ceux qu'on avait baptisés « trench-coats » sans doute pour rendre hommage à la seule pluie qui vaille bien la nôtre, celle d'Outre-Manche. « Le direct en provenance de Liège Guillemins et à destination d'Aachen est annoncé voie deux »... C'était reparti !

A cinquante ans d'intervalle j'avais tout revu, tout revécu. Pourtant le lieu avait autant changé que moi... Les gens aussi. Incongrus sous la grande horloge de fer forgé, plastronnaient à présent de hideux distributeurs automatiques de billets. Les bancs de bois avaient viré au plastique rouge et s'y étalait désormais un SDF ivre ou zinzin, dont les vitupérations étaient comme un rappel de l'imprévu dans cet univers précis réglé par les minutes. Il dégoisait dans le vide, engueulant dieu sait quel con céleste, le dos tourné à la librairie, à sa tenancière au sourire de Barbie, à ses imprimés criards, à ses sucreries, à ses lumières, au bling-bling de la consommation. Je me suis senti solidaire de cet évadé. Nulle part autant que dans cette salle, sur ce plastique rouge, ne se ressentait la

solitude, l'absence de protection, la totale nudité sociale.

Mais j'avais un projet bien précis: évoquer, faire revivre mes premiers trajets en chemin de fer sur cette ligne de la Vesdre que j'avais connue auréolée du mystère des TEE et des grands express internationaux. J'avais été, in illo tempore, entre chien et loup, vraiment subjugué par les wagons bleus de Thomas Cook qui arboraient la prometteuse inscription «Москва» sous leurs fenêtres jaunâtres peuplées de destins romanesques.

Comme jadis, cependant, je me contenterai modestement de l'aller et retour Verviers - Liège. Déjà que c'était toute une initiation ! A l'époque, le paternel exigeait que je connaisse par cœur et dans l'ordre toutes les petites gares à omnibus, que je sache distinguer celles à correspondance et surtout, surtout, sache le nombre, l'emplacement et la durée des tunnels dont était hachuré ce tronçon d'une trentaine de kilomètres. Petit, je m'efforçais d'y arriver, je comptais les secondes sous l'éclairage falot, barloquant et clignotant d'une lampe à incandescence fatiguée. Le jeu m'amusait. Mais pas autant que de me pencher le plus possible par la fenêtre et prendre des escarbilles plein les yeux en sentant dans mes cheveux le vent fol d'une course à soixante kilomètres heure, écrasant de mes genoux l'omniprésente plaque gravée (va savoir pourquoi dans cette langue mystérieuse à côté du français) « e pericoloso sporgersi ».

Je dévalai donc les escaliers qui donnaient toujours accès aux quais. Je retrouvai intacte l'horloge saccadée qui tressautait à chaque seconde, muette quant aux chiffres et s'exprimant comme par sémaphore, les longs bancs de bois brun polis par des milliards de fesses ; mais le wagon dont la béance

m'invitait, là juste devant moi, ne fut pas sans m'étonner : il était couvert de ces tags multicolores que certains considèrent comme le prolongement naturel des peintures de Lascaux. Ça ne me choqua pas. Je les eusse seulement préférés moins criards. Un coup d'œil en avant sur la fuite infinie des rails au-delà des bouts de quai que personne ne hante jamais et j'entrai dans le long ver peinturluré. C'était, en seconde classe, un salon digne des premières d'antan. Il n'y avait guère d'autres voyageurs. Je pris mes aises et je m'assis à droite, sachant que c'est ainsi qu'on voit le mieux cette vallée chantée par Victor Hugo avant que la prolifération humaine ne la cochonne. Le ver respirait doucement par un ventilateur. Il démarra sans bruit et sans à-coups. Sans cet effort profond de la locomotive, sans la respiration bruyante et bestiale qui ravissait mes souvenirs. Je m'attendais aux secousses des aiguillages, à ce bruit obsédant des essieux qui avaient inspiré le boogie-woogie... mais rien ! On filait sur du velours. Premier tunnel, premier chronométrage ; mais j'eus à peine le temps d'égrener la moitié des secondes. On devait aller fort vite. On dépassa ainsi toutes sortes de lieux familiers que je reconnus malgré la nouvelle densité de l'habitat. J'égrenais les gares : Ensival, Pépinster, Goffontaine, Fraipont, Nessonvaux, Trooz...  
Passé Vaux-sous-Chèvremont, le doute me prit. Je ne me souvenais pas d'avoir vu La Brouck et son chancre, le laminoir ! Et puis... il manquait un tunnel ! Comment était-ce possible ? J'avais dû être distrait ! Je souris en évoquant ce qu'aurait été l'engueulade de mon père.

Mais on arrivait déjà, on franchissait la Meuse sur ce pont jadis détruit par les Stukas que j'avais connu provisoire et branlant. C'était vraiment du passé. Penché à la fenêtre (e pericoloso sporgersi !) Je voyais approcher comme deux pinces de crabe

menaçantes la nouvelle gare des Guillemins. Bientôt elle avalait le ver.

On entrait dans un chromo de science-fiction mégalomane. Le Belge n'a rien appris depuis le palais de justice de Bruxelles. Même pas depuis les pharaons. Lutter contre la mort et l'oubli en entassant le plus de pierres possible dans des équilibres de plus en plus improbables. Infantile !

Je descendis jusqu'à l'espace sous les voies, fis un tour rapide de ce décor pour « Star Trek ». Là, pas de salle des pas perdus, tous les pas étaient censés mener (en hâte) quelque part. Là on n'avait plus la sensation du départ, plutôt celle d'être arrivé. On ne savait pas très bien où, d'ailleurs puisque, dehors, il n'y avait rien... une esplanade rase. Une gare aéroport. Des yeux, je cherchais vainement quelque chose de chaud, d'humain. Heureusement, là aussi il y avait un SDF de service. Un très sympa. Je fouillai ma poche, lui refilai ma monnaie... Dignement, il me tendit le jeton de caddie égaré dans les euros ! Fou rire à deux. Un peu d'humanité. J'en avais vu assez. Je repérai assez vite le quai d'où devait partir le train qui allait me ramener. Mon regard suivait machinalement des pigeons familiers qui trottaient entre mes pieds tandis que je songeais à cette distraction impardonnable qui m'avait fait manquer un bout du paysage.

Il est arrivé un peu en avance, le ver, si silencieusement que je ne l'ai pas vu de suite. Je m'y suis installé. A deux banquettes de la mienne, une fille téléphonait. Elle brayait son intimité comme si je n'existais pas. D'ailleurs, signe des temps, pour elle, en effet, je n'existais pas. Un haut-parleur interne annonça dans quel train j'étais. Comme si je ne le savais pas ! On roulait. Cette fois, j'étais attentif, j'énumérais les gares. Mais j'avais passé Chaudfontaine et j'étais déjà en gare de Trooz. Une angoisse me prit. Je n'avais toujours pas vu La Brouck ni



son laminoir. La dernière fois que j'avais eu cette sensation, je faisais un AVC !

Quelque chose me serrait la gorge et mon cerveau battait la campagne comme un programme qui tourne en boucle. Pourtant tout allait bien ! Le ver et moi on se comportait normalement. Il me débarqua comme prévu, ma voiture démarra, me ramena chez moi.

Je fonçai consulter Google Maps... Un clic, je zoomai... je n'en crus pas mes yeux. Ça ne se loupe pas un laminoir ! Et pourtant, là où indubitablement il aurait dû absolument se trouver... du vert ! Rien que du vert ! Fébrilement, je fis une recherche sur « La Brouck ». Aucun résultat !

Je commençais à m'affoler. Mes méninges dysfonctionnaient-elles encore ? J'avais besoin d'un regard extérieur. Le cœur battait un peu trop fort, un peu trop vite. Je cherchai le numéro du service clientèle de la SNCB. J'appelai. J'eus du bol, la petite musique se fit brève. Dans leur menu je tapai un chiffre au hasard. Une voix un peu pincée mais polie :

— Patricia, les renseignements. Que puis-je pour vous ?

Je tâchai de me calmer et brièvement, je lui fis part de ma perplexité.

Un rire acide. Elle n'avait pas pu s'empêcher.

— Monsieur, il y a longtemps que vous n'avez plus pris le train ?

— Oui.

— Parce que ... voyez vous, il y a belle lurette que la SNCB a supprimé La Brouck !

— Mais...

— Vous comprenez bien, monsieur, ce sont les impératifs économiques. Ce n'est pas la seule petite gare qui...

— Oui, vous voulez dire que la SNCB a supprimé l'arrêt de La

Brouck, voire qu'elle a rasé la gare mais... le lieu... enfin, je veux dire, par exemple, le laminoir ?

— Vous devriez savoir, monsieur, que la SNCB ne fait pas les choses à demi. Quand nous supprimons un arrêt, nous le supprimons vraiment.

—Tout ?

—Tout

— Pour ne pas laisser de trace ?

— Si vous voulez...

J'ai raccroché.

J'ai bien vu qu'elle n'avait pas compris, qu'elle me prenait pour un dingue !

Mots 2107

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

D'où diable était venu, bon dieu, ce désir d'ailleurs qui avait poussé les premiers primates à coloniser le globe, puis à vouloir absolument le quitter par le haut ? Des arbres sacrés aux pyramides, aux flèches des cathédrales, toutes leurs aspirations avaient pointé vers un « autre monde » céleste qu'ils n'eurent de cesse de peupler d'êtres supérieurs avec qui aller un jour vivre éternellement. En attendant, ils tentaient d'élever leur esprit « au-dessus » de la glèbe dont relevait leur corps et ainsi leur vision des choses se réduisait à une opposition haut-bas issue sans doute de la période difficile où ils avaient appris à se tenir debout, le bas devenant ipso facto péjoratif. Ne disaient-ils pas : « bête comme ses pieds » ? Comme, à défaut d'être intelligents, ils étaient ingénieux, ils apprirent à voler. Ce fut pour découvrir que le ciel était vide de ces déités auxquelles, manquant d'imagination, ils avaient prêté les graves défauts qui étaient les leurs.

C'est l'histoire d'un de ces humains qu'on trouvera ici. Il faisait partie d'une génération qui avait partiellement résolu le problème. Il montait au ciel et en redescendait à volonté en tenant simplement entre ses pattes un accessoire de sorcellerie: le célèbre « manche à balai ». C'était un rêve de gosse qui avait trop regardé les hirondelles. Ça lui avait coûté un pont, pas mal de loisirs sacrifiés, et le renoncement à la sécurité ronronnante de la vie de couple mais cela satisfaisait obscurément ses aspirations mystiques cachées, cela comblait les idéaux humanistes qu'ado il avait puisés chez Saint-Ex et

cela étanchait cette soif de l'ailleurs sur laquelle nous venons de doctement dissenter.

Il était devenu pilote. C'était sa vie, sa passion, oserais-je dire sa libido ? Il avait la belle quarantaine et jamais, jamais, on ne l'avait vu au bras d'une fille, ni même à celui d'une de ces dames que le prestige des ailes eût pu faire tomber toutes rôties dans son lit. Il était par contre capable de discourir des heures sur les avantages et inconvénients d'un profil d'aile FX 60-126 ou sur la formule qui calcule la portance ( $F_z = \frac{1}{2} \rho V^2 S C_z$ ) ou sur le gouffre qui sépare le pilotage de l'Airbus A330 de celui d'un simple Skycatcher. Les récits qu'il faisait des mille et une péripéties de ses vols prenaient l'allure d'une saga. Il était passionnant parce que passionné, véritablement hanté, habité tout entier par le vieux rêve d'Icare: s'élever toujours plus haut.

C'est un jour où, dans cet esprit, il flirtait avec les limites du plafond de son jet que cela se produisit.

C'était un vol de nuit, aux instruments, le pare-brise devant lui n'était qu'un écran noir nappé du scintillement des étoiles. Comme toujours en altitude, il n'avait aucune perception du mouvement quoiqu'il se déplaçât à plus de huit-cent-cinquante kilomètres à l'heure. À cette allure le moindre obstacle est franchi à peine perçu. C'est pourquoi il eut à peine le temps de se rendre compte qu'il venait en un éclair de traverser une forme laiteuse, quasi immatérielle. Comme si une étoile lui avait explosé au nez et s'était écoulée le long de l'appareil. Stupéfait, il eut beau retourner sa science et son expérience sur toutes leurs coutures, ce phénomène ne ressemblait à rien de connu, rien de répertorié. Et pourtant une sorte de fugitive persistance rétinienne lui renvoyait l'image d'une femme superbe, nue sous la chevelure transparente qui lui faisait cortège. Cela avait

transité dans son champ de vision un millionième de seconde, par le travers, comme un de ces blanchâtres et diaphanes dessins de constellation qu'on trouve dans les livres d'astrologie. Il se crut victime d'une hallucination. Il se tourna vers son copilote, mais celui-ci, assoupi, ne pouvait évidemment confirmer ni infirmer. Alors, comme il avait charge d'âmes, il descendit prudemment à 30.000 pieds, rappela à lui tout son bon sens et mena sans autre incident tout son petit monde à bon aéroport.

La nuit suivante, pourtant, à l'hôtel, il ne put fermer l'œil.

C'est terrible ce que le cerveau gamberge quand l'insomnie le tenaille. L'image perçue un micro moment s'était imprimée dans ses neurones avec une résistance obsessionnelle, pour une fois génératrice d'émotion. Il était incapable de penser à autre chose, de voir autre chose. Il était esclave de son cœur qui battait trop vite, de ses mains vides et tremblantes, du désir fou qui le tenait à la cervelle et au ventre. Il ne pouvait même pas identifier ce qui lui arrivait. D'abord il n'avait jamais rien connu de pareil, ensuite il était bien incapable de prendre le recul nécessaire au jugement.

Manfred était bel et bien amoureux. D'un fantôme, soit, mais amoureux quand même. En tout cas il en donnait tous les signes physiques et psychologiques. Lui dont la raison la plus raisonnable avait été le seul moteur du comportement, il attendit l'aube avec une excitation telle qu'il ne sentait même pas la fatigue. C'est à la tombée du soir, après avoir erré toute la journée au pas de gymnastique à travers la ville pour tenter en vain de trouver un exutoire à ce syndrome étrange qui le martyrisait que l'idée lui vint. Il s'assit sur le banc quelconque d'un square quelconque, tira son smartphone de sa poche, fit un rapide calcul de ses confortables économies, les sacrifia de

bon cœur, et réserva auprès d'une agence de location le dernier modèle du « Falcon ». Il le savait capable d'évoluer à l'altitude nécessaire tout en gardant sa sustentation à basse vitesse. Il prit un taxi vers l'aéroport, serrant dans sa poche le chiffon de papier sur lequel dans un premier réflexe, il avait noté les coordonnées GPS de la rencontre. Mentalement, il avait calculé son plan de vol. Si bien qu'une fois installé dans le cockpit ne l'habitait plus que l'excitation de l'agir. Il n'était plus lui, il était tout entier dans ce projet, dans cette certitude qu'il avait de « la » revoir, dans la conviction qu'en dépit de toute vraisemblance scientifique, il n'avait pas eu affaire à une fantasmagorie. « Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre » dit le proverbe latin. Vénus excelle aussi à ce jeu. Pas un instant ne lui apparut la folie de l'entreprise. Il n'aurait pas pu vivre un instant de plus sans s'y livrer tout entier.

La nuit était tombée. La « check list » était bouclée. Les moteurs sifflaient doucement. Il fit le taxi jusqu'à l'extrémité de la piste qu'on lui avait allouée, attendit le feu vert de la tour, mit les gaz, tira doucement sur le manche et s'envola pour Chimère. Le vol lui sembla interminable. Il guettait anxieusement ses cadrans. Son cœur battait beaucoup trop vite pour celui d'un commandant de bord rompu à garder son sang froid. Il se vit approcher de la particule d'espace où s'était produite « la chose ». Il réduisit les gaz, sortit les spoilers et les aérofreins, mit l'appareil à deux doigts du décrochage. Il ne volait plus qu'à peine. Quand on fut tout près, il enclencha le pilote automatique. Ses yeux scrutaient l'obscurité, tentaient de deviner laquelle parmi les lumerotes du firmament allait lui sauter à la face. L'une le fit ! Exactement à l'endroit prévu. Comme la première fois, mais il eut le temps de vraiment en prendre conscience, elle prit la forme d'une créature de rêve à

la longue chevelure. Il avait tout prévu, tout synchronisé : la petite charge explosive eut raison de la porte de cabine. Presque simultanément, il se propulsa dehors. Il eût dû mourir illico et s'y attendait. Mais non. Instantanément, il se métamorphosa. Le corps devenu soudain diaphane, opalin, léger, il se mouvait dans l'air raréfié comme un homme grenouille dans la mer et... fabuleuse vision, elle était là qui l'attendait, qui lui tendait les bras. Il s'y jeta, submergé d'amour et de désir, l'étreignant, cherchant instinctivement des seins, un sexe. En vain. Il ne put empêcher une érection.

Mal lui en prit. Aussitôt, rendu à l'humain, il se rematérialisa, chuta vertigineusement, suffoqua, étouffa.

Dans un dernier rôle, toujours ébloui, il eut juste le temps de murmurer : « mon ange » et il expira.

Mots 1336

Qu'est ce que ça me mettait les nerfs à vif, cette voix de mauvais haut-parleur qui tantôt nasillait, tantôt grasseyait en boucle: « Allo les ménagères, profitez de mon passage ! Vieux fer, vieux cuivre, vieux zinc, vieux plomb, vieilles machines à laver, vieilles cuisinières, vieilles batteries... »

Je l'entendais de loin, tous les jeudis à quatorze heures vingt, couvrant les hoquets et les râles asthmatiques d'un vieux Diesel. Je ne sais pourquoi ça me crispait autant. Chaque fois je me mettais en boule. Chaque fois je me disais qu'il faudrait attendre la fin de cette tonitruance qui perturbait la paix des campagnes. Et pendant ce temps, le message s'amplifiait lentement, jusqu'à devenir insupportable, puis tout de même, décroissait au fur et à mesure que l'engin s'éloignait. Hélas, je savais n'en être pas quitte pour autant: le bougre ne ratait pas un chemin de traverse et il y en avait un derrière chez moi. À mon grand enragement, le son, comme ramené par un ressac, revenait donc m'exaspérer avant de tout de même finir par s'éloigner pour de bon. De temps à autre, par bouffées, atténué, ramené par une saute de vent, il venait encore battre mes tympans puis enfin se noyait dans l'infâme rumeur persistante des activités humaines. Celle que l'on n'entend plus tant elle constitue le tapis de fond coutumier du jour. Celle à laquelle, même en site rural, n'échappent plus, provisoirement, que les rares noctambules forestiers.

Ce jour-là, ce fut le bouquet, le comble, la goutte qui déborde. Non seulement, j'avais mal dormi, je vasouillais, je ronchonnais



mais le restant ténu de mes jours me paraissait stérile, voire pénible puisque la déglingue de ma carcasse semblait désormais incontournable. En sus, j'avais chopé l'angoisse métaphysique. Je me demandais comment j'avais tenu jusque-là en dépit de toutes les péripéties d'une vie chaotique. Et surtout à quoi bon. Je me payais une terrible rechute de la maladie de l'esprit, celle qui tenaille le mental avec des pourquoi sans réponse, celle qui crie désespérément après le sens des choses, qui s'interroge sans fin en regardant au-delà de la voie lactée et à qui ça file des vertiges pas possibles.

Était-ce l'usure? La certitude que la mort, si elle n'était pas encore dans ma rue, allait bientôt en tourner le coin? Je savais que la fête était bien près de finir, que la fantasmagorie, là, sur son écran géant, allait soudainement et brutalement s'éclipser. Ça ne me soulageait pas de me dire qu'en même temps que l'infini spectacle des choses allait se barrer toute la série de guignes, de scoumoune, d'emmerdements de toutes natures qui m'avait pourri l'existence. Au contraire, je les regardais comme les intéressantes péripéties de mon roman, comme les passages obligés qui avaient forgé ce moi dont aujourd'hui j'étais assez satisfait et dont je répugnais fort à me séparer. Le rideau allait tomber. Dommage! La pièce avait été distrayante à souhait.

Comme les ruminations mentales ne me menaient qu'à un marécage de plus en plus engluant, je me secouai, détachai avec effort mon cul du cuir accueillant du fauteuil, et me trainai avec une mauvaise volonté évidente vers l'entrée de la maison. Au fond, ce monstre beuglant qui me tapait sur les nerfs, je ne l'avais jamais vu et, décidément, la curiosité restait mon seul

moteur. Dernier mais efficace.

La litanie s'était faite fracassante. La clenche, quand j'ouvris la porte, vibra dans ma main.

Le tas de ferrailles gueulard était là, en effet, limaçant devant chez moi sa puanteur sonore, son remugle rouillé, son bringuebatement indécent. Il était bien tel que je l'avais imaginé. À la fois incongru, hirsute et trapu. Sa voix de géant résonnait dans ma tête, m'agressait. Il fallut tout un moment pour qu'il daigne s'éloigner un peu, que je puisse le voir de par le cul. Il s'arrêta à nouveau devant chez la voisine, laquelle justement sortait, elle aussi, hésitait un moment sur le pas de sa porte, contournait l'improbable engin, et se plaçait devant la portière du conducteur. Le braillement, à mon fort soulagement, se tut tout soudain et je devinai que s'abaissait la vitre du côté du pilote. S'ensuivit un conciliabule dont je ne perçus rien, couvert qu'il était par les borborygmes du pot d'échappement et masqué qu'il était, par intermittence, par les bouffées de fumée bleue du même.

C'était quelqu'un ma voisine. Elle avait beaucoup et très longtemps grenouillé sur cette planète improbable. Elle avait reçu, donné, joui, souffert, couru, dormi ; se cognant aux grandes choses, s'usant aux petites, soutenue par dieu sait quel rêve de beauté et de bonheur qui toujours recule vers demain. Cela l'avait amenée sans trop de casse au grand âge ; à ces années où la survie devient un jeu de roulette russe et où le mot « encore » perd toute signification. Elle m'avait souvent dit, devant la tasse de Yin Zhen qu'elle venait de temps à autre déguster chez moi, combien le temps pour elle s'était modifié. Combien seul comptait maintenant l'instant présent. Elle me parlait de cette curieuse sensation qu'elle avait que le temps

n'existait pas vraiment ; que quand quelque chose était inéluctable, quand la seule question restait «quand?», c'était comme si elle était déjà là, comme si seule l'illusion de la durée nous en séparait ; que, puisque demain allait être maintenant, c'était comme s'il l'était déjà. J'avais du mal à saisir mais, au vu de son égalité d'âme, ce devait être là quelque solide vérité accessible à la seule intuition. Bref je la regardais comme un parangon de sagesse et je me disais que sa disparition, tout de même supposée proche, allait être une perte pour le monde.

Je ne sus jamais ce qu'elle avait dit au maître ès ferrailles et vieux machins sinon que, de toute évidence, cela nous concernait. Elle repassa à l'arrière de la carriole, et, avec un reste d'agilité dont je ne l'aurais jamais crue encore capable, grimpa dans la benne d'où elle se mit à agiter les bras en une invitation sans équivoque à la rejoindre. Je n'étais pas loin de la considérer comme un guru et, je l'ai dit, mon dernier mais impératif moteur était la curiosité. J'hésitai à peine une seconde et d'un bond à l'agilité septuagénaire, la rejoignis.

Elle me regarda dans les yeux un moment et entre deux cahots, juste avant que ne reprenne la tonitruance, me lâcha :

— Vieille chose pour vieille chose, aujourd'hui ou demain, quelle importance ? T'en as pas marre ?

Du temps de nos amours passionnelles et tumultueuses, je lui disais en badinant :

— Je te suivrais jusqu'en enfer.

C'était le moment de me prendre moi-même au mot.

Après quelques centaines de mètres, l'improbable véhicule ayant à nouveau fait une pause et provisoirement arrêté son beuglement de tyrannosaure, je pus lui demander :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Oh ben... qu'il débarrassait les gens des vieilleries, qu'il pouvait souvent en tirer un peu de fric par le recyclage, et que l'inutilisable finissait à la décharge. Je lui ai demandé si je pouvais monter, il a haussé les épaules. J'ai pris ça comme un assentiment.

L'engin s'était remis en cahots mais il progressait à présent plus vite et le haut-parleur s'était enfin définitivement tu. Visiblement, la tournée était terminée. On passait à l'étape suivante. Je commençais à réaliser que, cette fois, tout était fini. Je regardais Monique ; elle souriait ! Ce ne devait donc pas être si terrible. Sans doute juste un sale moment à passer : la décharge et puis le néant.

Sans crier gare, dans un grand grincement de freins rhumatisants, le tacot stoppa brutalement, nous projetant en avant parmi la ferraille. Dernière dérision je me retrouvai quasi à cheval sur un vieux Solex rouillé. Je levai les yeux. On était devant un grand bâtiment blanc à allure d'hôpital. A côté d'une grande porte vitrée, une plaque en émail blanc portait en grosses lettres noires: « *banque d'organes* ».

Le mot « banque » me fit frissonner.

Dans sa cabine, le primate se frottait les mains: ce serait sa meilleure journée de l'année !

Monique rigolait.

Mots 1335

Jean-Denis n'avait jamais aimé les curés. Surtout ceux qui se mêlaient de politique. Mais il en avait eu besoin. Il fallait manger. Et, pour manger, en ce temps-là, fors recours à la charité, il fallait absolument travailler et, de préférence, travailler pour un puissant dont la situation serait stable. Il avait donc ouvert pour un Prince-Évêque, se mettant ainsi sous l'aile protectrice mais instable du sabre en même temps que sous la pérennité rassurante du goupillon. Cela lui avait pas mal réussi. Il avait prospéré en vendant des fringues et en s'imposant comme fournisseur de la cour.

Pourtant, il se définissait lui-même comme « mécréant » avec un petit sourire en coin qui sentait bien le plaisir de provoquer. Il affichait volontiers son esprit frondeur, son goût de l'indépendance, son attachement à la liberté de pensée. On mesurera la chose en sachant que, voisin d'un chanoine dont le jardin jouxtait le sien, il avait eu à cœur d'appeler « Jésus » son vagabond de chat qu'il fallait bien, avec jouissance, héler de temps à autre.

Quand des remous avaient agité le peuple, quand un vent de liberté venu de France avait ébranlé les coqs des clochers de la principauté, cela avait éveillé en lui des échos propices. La constitution en vigueur avait beau être déjà la plus « démocratique » et la plus ancienne d'Europe<sup>1</sup>, il se laissait d'autant plus porter par l'exaltation collective qu'il croyait voir là,

---

<sup>1</sup>N'en déplaise à mes amis anglais

selon la vieille illusion, l'occasion de changer l'homme en changeant l'ordre établi.

« Liberté, Égalité, Fraternité » ! Cela sonnait à ses oreilles comme les trompettes thébaines annonciatrices du monde nouveau. Un monde sans privilèges, sans exploiters, sans misère ou alors compensée par ce sentiment de solidarité qui unirait, dans la tempête, les passagers d'un même navire. Ses rêves n'étaient pas vraiment politiques. C'était plus vague. Une sorte d'aspiration vers le bien, vers l'éthique. Si on lui avait dit qu'en cela il donnait libre cours à son fonds judéo-chrétien, d'abord il n'aurait pas compris ce que signifiait « judéo-chrétien » mais, tout de suite, rien qu'à l'évocation de la référence religieuse, il vous aurait brutalement envoyé paître. Et si on lui avait dit que les mirifiques idées nouvelles allaient construire un monde où elles se renieraient, qu'elles allaient conduire au mythe du progrès, à l'industrialisation, au développement du capitalisme et, in fine, à la société de consommation qui allait ronger la planète comme un cancer, il ne l'aurait tout simplement pas cru et vous aurait regardé comme un partisan indémodable de la tyrannie.

Ce n'était pas un intellectuel, Jean-Denis, il n'avait fait que la « petite école », celle qui apprend à lire et à compter. Ses concitoyens ne l'avaient pas élu officier municipal à cause de son savoir, mais bien à cause de son bon sens. Or les temps étaient à la révolte contre l'arbitraire mitré, la noblesse et la curaille, et il sentait bien que, pour une fois, le cours des événements s'accordait avec ce qu'il ressentait au plus profond de lui. Il s'était donc engagé dans l'histoire en train de se faire, prenant bruyamment mais verbalement parti pour les émeutiers. Lorsque le Prince-Évêque avait fui la vindicte populaire et s'était, tel Louis à Versailles, réfugié dans un château extra muros, il avait accompagné le peuple désormais

souverain qui s'en allait l'y rechercher manu militari.

Cela ne s'était pas fait sans débat intérieur. La criailerie, la violence lui répugnaient. C'était un débonnaire. Il aurait voulu que tout ça s'arrangeât à l'amiable, par une de ces négociations qu'il pratiquait volontiers et dont il savait les rusés recours. Le déchaînement populaire, tout à la fois, l'exaltait et l'effrayait un peu.

Il se disait bien qu'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs, que les débordements ne dureraient pas, qu'il fallait un exutoire à la colère. Il craignait vraiment que la foule, surexcitée et en proie aux folies qui touchent l'humain dans les mouvements de masse, ne fasse au prince un mauvais parti. Quand celui-ci eut été ramené à l'hôtel de ville pour y signer, de gré ou de force, la nouvelle constitution, il fut sommé de paraître au balcon devant la foule et sembla alors manifester quelque crainte. Malgré toute la haine que Jean-Denis éprouvait pour la fonction, il voulut protéger l'homme et lui agrafa sur la mitre sa propre cocarde révolutionnaire en lui disant en wallon: « Regardez, grand-père ! Cela vous va bien ! »

Pendant qu'il marchait en trébuchant un peu sur les pavés irréguliers, les mains attachées derrière le dos, entouré de gens d'armes à l'accent étranger, il s'interrogeait. Il avait dû se gourer quelque part.

N'aurait-il pas mieux fait d'exciter le peuple, d'exiger la tête de ce tyranneau ingrat ? Tout au contraire n'aurait-il pas dû rester coi dans sa boutique ? Le doute le rongait.

Il se souvenait bien de comment la révolution, finalement, avait mal tourné; comment les troupes autrichiennes étaient venues libérer le prince; comment il avait, lui, Jean-Denis, dépêché des

émissaires au général français Dumouriez pour réclamer le secours de la grande république sœur; comment celle-ci, dans un premier temps, avait mis une fessée aux kaiserliks puis avait dû se retirer; comment le despotisme avait été en fin de compte restauré. Il avait un souvenir très précis des deux énergomènes qui étaient venus l'arrêter chez lui; du simulacre de procès où son geste protecteur fut requalifié en crime de lèse-majesté; de la sentence enfin qui le faisait marcher aujourd'hui vers sa fin, là deux rues plus loin.

Un proverbe latin dit: « la Roche Tarpéienne est près du Capitole! ». Cela faisait partie des maximes héritées de la petite école. Mais, pour mourir, il faut d'autres raisons qu'une citation antique. Il les cherchait, en proie à un intense débat intérieur. Quelle erreur avait-il commise ? Avait-il fait quelque chose de mal ? Croire au progrès de l'humanité était-il un crime ? N'était-il pas une victime expiatoire ? Sa mort n'était-elle pas l'effet d'un crime odieux ? L'obscurantisme et l'absolutisme auraient-ils toujours raison des aspirations à un monde meilleur ?

Tout ça s'agitait tant dans sa tête que la panique le prenait. Non pas à propos de ce qui l'attendait là tout de suite mais à propos de ce que son destin avait de juste ou d'injuste.

Il allait mourir sous la hache, il voulait au moins avoir bien vécu !

Plus il approchait de l'échafaud plus ce dilemme l'affolait, plus il eût voulu quelques minutes de plus pour se reprendre, pour y songer à l'aise. Penché sur le billot, le cœur battant la chamade, ses idées s'embrouillaient. Il fit un effort pour se reprendre mais ... trop tard !

Il avait perdu la tête !

note: Lors de la révolution liégeoise, en mars 1794, lors de la seconde restauration, quelques mois avant la victoire définitive des troupes françaises, Jean-Denis



Bouquette, officier municipal et fripier du Prince-Évêque Hoensbroek fut décapité à Huy sur ordre de son successeur Méan pendant le mois que dura la seconde restauration, entre les batailles de Neerwinden et de Fleurus.

À l'emplacement de l'ancien gibet, un monument rappelle sa mémoire, là où sa tête fut exposée sur une pique.

Ceux que l'histoire de la révolution liégeoise intéressent pourront soit retrouver en bibliothèque l'excellent livre qu'y a consacré le professeur Harsin de l'ULG, soit visiter, entre autres, ces liens:

Un résumé sur:

[http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volution\\_li%C3%A9geoise](http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volution_li%C3%A9geoise)

une chronologie claire:

<http://perso.infonie.be/liege06/12douze0.htm>

mots 1218 avec la note

1104 sans

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Il l'avait rencontrée à « Valériane », une sorte de foire fourre-tout où se retrouvaient annuellement avec des airs de curés les adeptes des médecines alternatives (je me refuse à les qualifier de « douces » vu ma phobie de l'acupuncture), les écolos, les bobos, les mystico-magiques, les paranormaux, les tiers-mondistes de paroisse et les newâgés en tout genre.

Il l'avait tout de suite distinguée avec son air de gretchen aux tresses ramenées sur le front, son cul qui arrondissait une jupe corolle à volants, ses seins (il ne ratait jamais un coup d'œil préalable à cet accessoire ludique et nutritionnel) qui fleurissaient sous le chemisier plissé, ses jambes bien campées sur de ravissants talons plats enjolivés d'une boucle.

Tout le contraire d'un mannequin. Elle avait une démarche terrienne mais sans lourdeur et un style général qui n'était pas sans faire penser à quelque danseuse folklorique slave. Pour lui, c'était là le comble de la féminité.

Il la suivit en se faufilant dans la foule. Elle s'arrêtait à toutes les échoppes d'alimentation bio, discutait le coup d'un air compétent, hochait la tête, repartait. Elle passa sans un regard devant le stand qui vantait les vertus inestimables du « transurfing ». Dépassa sans y jeter un œil deux étals contigus consacrés l'un à la radiesthésie, l'autre à la géobiologie. Mais

se scotcha littéralement à un grand futoir d'aromathérapie où se bouscuaient plantes médicinales, tisanes, huiles essentielles, homéopathochoses, minéraux et bouquins ad hoc.

C'était justement sa spécialité à lui de dénoncer les pseudo-thérapies pour mettre par contre en valeur ce que certaines médecines ancestrales pouvaient apporter de riche. Il voulait remettre l'église écologique au milieu du village de la raison. Il avait d'ailleurs commis un opuscule sur les effets secondaires des plantes « guérisseuses » qu'il ne fallait pas pour autant, prescrire sur leur seule bonne mine.

Justement... Il était en rayon, son bouquin. Ça lui fit plaisir.

Justement... Elle l'ouvrait. Ça lui fila un choc.

Il s'approcha. Mais au dernier instant ne put trouver de mots.

Il n'allait tout de même pas lui lâcher tout à trac : « C'est moi qui ai écrit ça ! »

Alors, faisant semblant de lire par-dessus son épaule, il articula « ... les énergies... ». Il le savait, dans ce milieu, ce mot passe-partout était comme un sésame.

De fait, elle se retourna d'une pièce, le bout de son nez mutin l'effleura et il prit en pleine face un délicieux effluve d'ylang-ylang : (*Cananga odorata*) lequel, il le savait aussi pour l'avoir écrit, « avait des vertus aphrodisiaques, réveillait la passion et l'envie de jouir de la vie, déclenchait la sensualité sans culpabilité ».

Dès cet instant, il était perdu.

Un tsunami de phéromones, une overdose d'ocytocine le submergea.

Il resta figé, la bouche entrouverte sur la fin du mot

« énergies ».

Jamais il n'avait eu l'air aussi con.

Elle s'était un peu écartée:

— Vous vous intéressez aux plantes ?

Il balbutia:

— Ou... Ouii.

Mais toute son expression montrait à suffisance que là, il s'intéressait à tout autre chose.

On ne sait pas ce qui se passa dans sa tête à elle. Sait-on jamais le mystère de la femme ? Mais avec un joli sourire, elle lui prit la main.

Ils burent ensemble une tisane, abusivement baptisée « thé » comme il est d'usage chez les citoyens conscientisés et bien élevés ; échangèrent des points de vue qui convergeaient sur les dérives de la cause, sur ce qui faisait que malgré leur onctuosité ecclésiastique, certains versaient dans l'intolérance sectaire, dans l'écolo-intégrisme. On étrilla au passage les thuriféraires de Bach (le docteur aux essences, pas Jean-Sébastien), les cyclo-talibans et leur envahissante arrogance routière, les extatiques de la réincarnation, les tricheurs de la physique, les abusés de l'EMI, on cita Voltaire. Bref, on se prouva qu'on était tous deux d'indécrottables sceptiques conscients qu'il allait falloir sauver la planète non seulement de ses ennemis mais aussi de ses amis.

Il l'avait crainte plus irrationnelle et, comme son taux d'hormones s'était multiplié par dix et qu'on avait fini de boire le thé, fasciné, il la raccompagna chez elle. Elle l'invita à entrer et là ils burent aussi avec volupté le calice jusqu'à la lie.

Il ne fut pas du tout étonné d'apprendre qu'elle répondait au

nom attendu de Valérie.

C'est ainsi que commencent les grandes histoires d'amour.

Des années de bonheur.

Puis elle tomba malade. D'une maladie inconnue et orpheline. Ils s'étaient décidés autant par diététique que par idéal écologique et politique à ne plus manger de viande et voilà qu'elle développait une sorte d'allergie à toutes les plantes, à tout produit du règne végétal.

Ils firent appel à toutes les médecines, les douces, les rudes et même des étranges. En vain. La seule vue du moindre poireau la faisait se couvrir de pustules. Une mie de pain sur sa main la faisait tomber en pâmoison, jeter un œil sur un bol de riz la marbrait de marques rouges.

Il était bien convaincu que c'était là l'effet des pesticides, engrais, tripotages génétiques et autres merveilles de l'agriculture extensive, mais il avait eu beau cultiver son propre potager, l'eau d'arrosage et l'air lui-même étaient devenus tellement viciés que tout semblait empoisonné.

Cela faillit détruire le couple. Elle était d'humeur massacrate, frigide comme un congélateur et d'une agressivité à fleur de peau.

Ils ne savaient que faire.

Alors, écrasant leurs idéaux et leurs convictions, ils prirent la difficile décision de revenir à un régime exclusivement carné. Non pas qu'ils pensaient trouver là une nourriture moins polluée mais au moins que peut-être elle n'y développerait pas

d'allergie.

Ce fut miraculeux ! En quelques mois elle avait retrouvé ses couleurs, sa gentillesse, son entrain et last but not least, ils purent recommencer à copuler.

Hélas ! La vie ne fait pas de cadeau.

Au bout de trois mois, il commença à se sentir mal, à se couvrir de boutons, à être pris d'effroyables nausées et de diarrhées brutales qui le laissaient pantelant en même temps que lui venait un dégoût irrépressible de la viande. Y compris la sienne : prendre conscience d'une simple écorchure à la jambe le faisait vomir.

Cette fois encore l'ambiance du couple en prit un sale coup. Un de trop.

C'était infernal. Il n'y avait pas de troisième voie possible. La mort dans l'âme, ils se séparèrent.

C'est ainsi que finissent les grandes histoires d'amour.

Mots 1047

Il n'était pas trop sûr de lui, de sa dégaine. Depuis que, petit, il avait eu la myxomatose, il avait une oreille qui indiquait trois heures au lieu des treize réglementaires et son poil terne était couleur de merde de sanglier au lieu de copier le ton chaud de feuille rousse du hêtre d'octobre.

Pourtant il fallait y aller, il le fallait ! Depuis le temps qu'il traînait, l'œil langoureux et tristounet en la regardant de loin, ce n'était plus possible !

Il s'était longtemps contenté, lors de ses apparitions fugitives, d'admirer la silhouette élégante, la finesse des membres, la grâce des mouvements, l'élégance naturelle de la démarche, le ton délicat de la robe aux nuances de fougère automnale, le foulard blanc noué autour de la houpette de la queue.... Cela l'avait poursuivi jusqu'au fond des longues nuits d'hiver du terrier, tracassé la cervelle et le membre viril tandis qu'il broutait son serpolet et, in fine, souvent empêché de le digérer. Il n'y avait plus de bonheur possible qui ne soit issu d'elle.

Conscient que tout les séparait, depuis sa nature même jusqu'à cette disgrâce auriculaire que la maladie lui avait infligée, il avait été pris de crises de désespoir suicidaire. Une fois, même, il avait été jusqu'à se planter devant un chasseur et lui avait fait un bras d'honneur. Ce jour-là, il eut beaucoup de

chance d'être tombé sur un bigleux. Les plombs sifflèrent entre ses deux oreilles et l'instinct, plus fort que tout, le fit détalé.

Maintenant, tandis qu'il s'approchait de sa belle à petits bonds hésitants, il était bien embêté.

Comment lui dire ? Comment lui exprimer l'amour qui gonflait son cœur de rongeur ; lui faire sentir cet aveuglement, cette obnubilation du champ de conscience, ce désir tenaillant ? Elle vivait, il s'en rendait obscurément compte, dans un univers où les lapins n'étaient que détails sans intérêt. Un monde dominé par la harde; par le grand dix cors, à la fois leader, dieu et amant; par la mise bas annuelle des petits, par l'affolement cruel des battues. Pouvait-elle seulement imaginer ce qui se passait dans la tête d'un lapin ? Pouvait-elle seulement imaginer qu'il s'y passait quelque chose ? Que ce quelque chose allait jusqu'à l'in vraisemblable désir sexuel ? Et que cela n'avait évidemment rien à voir avec le désir de faire un faon ? Aussi eut-il beau s'en approcher, se placer dans son regard, cabrioler, rouler le tambour de ses pattes arrière sur la mousse, faire des bonds, bref faire tout ce qu'un lapin peut faire pour tenter de séduire, elle restait là sans lui accorder même un regard, à brouter les épineux. Il alla, en vain, jusqu'à lui faire cadeau de brassées du meilleur trèfle, de la plus grasse luzerne. La pimbêche, verrouillée dans son autre réalité, dans son univers parallèle, ne s'en aperçut même pas et si elle le regarda, le fit avec l'intérêt qu'on porte à une pierre qui roule.

Il rentra chez lui en proie à la plus grande torture intérieure. Il s'était fait violence, il avait osé. Il avait défié la loi, nié l'évidence, posé le plus grand geste de révolte possible contre l'ordre des choses, affirmé la liberté de l'être lapin face à



l'absurde. Et pourtant il souffrait atrocement de ce rejet qui ne faisait que couronner ceux que lui avait déjà valu auprès de ses semblables sa laideur. Il prenait conscience d'être enfermé dans le tiroir des oryctolagèses. Il réalisait que, même s'il savait qu'il y en avait d'autres, même s'il les sentait, ces mondes lui seraient fermés à jamais.

Néanmoins, quelque part, la fierté d'avoir côtoyé l'Ailleurs l'empêchait de désespérer vraiment. Il n'y a pas d'échec, pensait-il pour se consoler, il n'y a que des expériences, des leçons. À quoi bon tenter l'impossible, à quoi bon donner dans cette démesure contre laquelle les Grecs déjà mettaient en garde ? Ne fallait-il pas, coûte que coûte, s'assumer, s'ébaudir d'être qui on est dans l'ici et maintenant ?

Il se mit à en parler autour de lui. Aux rares amis qu'il s'était faits d'abord, ensuite, au fur et à mesure que s'usaient les sarcasmes et les traits d'ironie, à toute la garenne, puis aux lapins étrangers qui finirent par venir des bois voisins pour l'écouter. Le succès lui fit oublier sa laideur; la notoriété gomme provisoirement le sentiment d'altérité. Il avait enfin une raison de vivre.

Il prêchait l'acceptation de ce monde-ci. L'adhésion sans honte ni regret à la condition de lapin. Les qualités irremplaçables de l'ouïe et de la fuite. Les plaisirs infinis qu'on peut tirer d'une sexualité débordante, la sécurité qu'on pouvait escompter d'un taux de reproduction à nul autre pareil et la consolation qu'il y avait, lorsque, finalement, on mourait victime d'un prédateur, à nourrir de sa chair une autre vie d'une autre espèce.

Un jour qu'il terminait un de ses prêches et qu'il suçait pensivement un bout de carotte sucrée laissée en offrande par

ses disciples, cette dernière idée explosa littéralement dans sa tête. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il avait eu beau sembler accepter, transcender, positiver, son chagrin d'amour lui était resté enkysté quelque part. Et maintenant, là, subitement, il voyait clairement la seule façon de réaliser son rêve, de fusionner avec elle, au-delà du possible, au-delà de la barrière génétique. C'était évidemment d'être digérés ensemble et les fèces ayant éliminé la matière grossière qui les séparait, de devenir ensemble un autre ?

Il fallait faire vite, on était veille de réveillon, jour de chasse s'il en est. À la première carabine que, de sa bruyère, il vit passer en direction des halliers, il se précipita. Il savait où la trouver. Il arriva pile au moment où un grand barbu hâbleur la mettait en joue, il sauta. La même balle Minié les transperça tous les deux.

Le lendemain soir, il figura en entrée et elle au plat principal. Le grand barbu se régala, sa femme aussi. La nuit même il la mit enceinte.

Neuf mois plus tard, elle accouchait.

Elle fut la mère d'Isadora Duncan

Mots 1003

La crise frappait partout ! Le dernier métier qui était de toute évidence insensible aux fluctuations de l'économie, l'ultime artisanat qui devait ne jamais manquer de clients était gravement fragilisé par des faillites en cascade.

Bien sûr, cela pouvait s'expliquer:

Un rond-de-cuir avait enfin pondu une campagne efficace de prévention routière et le nombre de tués sur la route avait drastiquement diminué ; l'été précédent, il n'y avait pas eu vraiment de canicule et le dernier hiver, lui, avait été trop doux ; il n'y avait pas eu non plus d'épidémie, et, dopée par l'ingénierie génétique, la médecine allait de progrès en progrès. Le taux de mortalité était subséquemment en chute libre et les croque-morts qui d'habitude ne savaient plus où donner de la bière ne savaient cette fois plus qu'en faire. Visiblement, ce ne serait pas sur eux qu'il faudrait compter pour relancer la croissance. Ils luttaient péniblement pour leur survie, se disputant les rares morts encore disponibles, ceux qui vraiment n'avaient pas pu faire autrement.

Jean-Pierre avait le blues. Il avait tout essayé, jusqu'à faire du repérage dans les hôpitaux, jusqu'à faire le pied de grue avec son fourgon à macchabées à de dangereuses sorties d'autoroute. En vain. Il passait de longues journées d'ennui à côté du téléphone muet, rêvassant au temps jadis. Aujourd'hui, non seulement on rechignait à mourir mais la mentalité des gens avait changé. On incinérât de plus en plus, et à la va-vite ! Quand on ne léguait pas purement et simplement sa

dépouille à l'université. Où étaient les somptueuses, lugubres et rémunératrices cérémonies d'antan sur fond de larmes d'argent ; les voitures coquettement emplumées de noir ; les coûteux faire-part enluminés ; les sandwiches et les alcools dispendieux des agapes post funéraires ; les suiveurs de corbillard qui s'en retournaient pompettes et guillerets ; et ce sentiment satisfait d'avoir gavé des heureux qui un jour, les pieds devant, lui reviendraient ?

L'évocation du temps jadis ne faisait que rendre plus insupportable le constat du présent. Il déprimait. Le matin il avait peine à se lever... à quoi bon ? Il se sentait superflu, inutile, déchet social. Mais, pire que tout, comme il avait fait de son métier un art, il perdait sa raison de vivre et, véritablement, son chemin spirituel personnel, cette alchimie qui fait qu'en s'adonnant corps et âme à une tâche, on touche à l'infini à travers l'intensité du moment présent.

Il était assis à son bureau, vide, nu, désemparé et désespéré. Il s'était donné trois mois pour voir venir. Cela en faisait quatre et rien ... toujours rien.

Il fallait en finir ! À défaut d'un happy end à présent tout à fait invraisemblable, il fallait au moins faire une fin. Il la connaissait bien, la fin, c'était son job. Il décida que ce serait son chant du cygne. Il allait mettre le paquet, sa fin serait justifiée par ses moyens. Il n'en manquait pas.

En conséquence, il ne lésina sur rien. Saisi d'une sorte de rage vengeresse et mégalomane, il se commanda un cercueil hors de prix et le fit équiper d'une caméra et d'un écran interne. Il comptait bien n'avaler sa capsule de cyanure qu'à la toute dernière minute, juste avant l'incinération, et pouvoir ainsi contrôler à la fois le taux d'affliction qu'allait générer sa

disparition et le bon ordonnancement de la mise en scène, la perfection de l'ensemble du décorum et du rituel.

Il avait aussi fait installer la radio, fan du troisième programme et de ses émissions de musique classique, il voulait en profiter jusqu'à la dernière seconde. Il attacha un soin tout particulier au discret système d'aération qui lui permettrait de survivre un peu à sa mort civile ; choisit avec circonspection un garnissage exceptionnellement confortable et même douillet ; fixa la date ; conçut et fit imprimer les faire-part ; commanda d'astiquer la plus belle limousine de son écurie et renouvela la garde-robe de son personnel. In fine, il faillit même claquer encore 5300 euros pour qu'une société suisse transforme le carbone de ses cendres en diamant de synthèse puis, moyennant supplément adéquat, les envoie en orbite autour de la terre. Mais il renonça, les mouvements giratoires lui ayant toujours donné le tournis. Finalement, pile à l'heure dite, sans autre état d'âme que l'inquiétude du grain de sable qui se glisserait fortuitement dans son cérémonial, revêtu de son plus beau costume de deuil, il s'allongea, remua un peu pour prendre sa place et actionna le mécanisme irréversible de fermeture du couvercle.

Il appuya de suite sur le bouton qui mettait en route la radio.

Avec une parfaite exactitude, le présentateur qu'il avait soudoyé à cet effet, annonçait la valse triste de Sibelius. A peine lancées les premières mesures, le son s'interrompt et une voix imprévue, professionnelle mais altérée par l'émotion articula : « Chers auditeurs, ici Baptiste Blateur pour une émission spéciale. Nous devons interrompre notre programme musical.

Nous apprenons à l'instant que, attentat ou accident, une catastrophe sans précédent vient de se produire. L'explosion de plusieurs kilomètres de conduite de gaz, en plein centre ville, aurait fait plus de mille morts... »

De surprise, Jean-Pierre en avala prématurément sa capsule.

mots 860

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

(À Albert Leclercq)

Ils étaient des millions. Cela avait été un travail de tous les diables de les convoquer tous. Certains étaient au paradis, d'autres en enfer, d'autres toujours au purgatoire. Dieu lui-même, sollicité, avait renvoyé les organisateurs vers saint Pierre qui lui-même se perdait dans ses dossiers.

Mais bon, après des siècles de travail minutieux sur les archives, on y était arrivé. On était le 11/11/11.111 et on avait loué pour l'occasion un immense cumulus où on espérait que chacun trouverait sa place. Il y avait évidemment une tribune d'honneur où figurait tout en haut le soldat inconnu, entouré des tout premiers et des tout derniers à s'être fait massacrer juste au début et à la fin du conflit. À sa droite, le lancier belge Antoine Adolphe Fonck, toute première victime ; à côté le soldat Georges Bigard du 165e RI, tué par erreur par une sentinelle de son camp ; ensuite le premier mort britannique, John Parr, âgé de 16 ans, et son compagnon d'infortune teuton Leonhard Eckel ; puis le premier Autrichien ; le premier Russe ; le premier Italien et ainsi de suite.

À la gauche de l'Inconnu illustre, on rangea les malchanceux, ceux qui avaient eu l'absurde honneur d'avoir été les derniers occis, juste avant les clairons de l'armistice: le célèbre britannique Georges Edwin Ellison descendu tout de même une heure et demie avant le coup de sifflet de l'arbitre, le non moins renommé Augustin Trébuchon, le français zigouillé à dix heures cinquante-cinq, un soldat canadien, Georges Price, flingué à dix heures cinquante-huit et le tout dernier :

l'Américain Henry Gunther abattu soixante secondes avant la fin de la boucherie.

Au milieu, devant, s'étendait une foule bigarrée où figuraient toutes les nations qui furent parties prenantes au conflit. Un panachage de neuf-millions-sept-cent-mille uniformes. Le seul dernier jour de guerre avait tout de même fait près de onze-mille tués, blessés ou disparus, y compris lors d'actions décidées par des généraux qui savaient que l'armistice avait déjà été signé. Comme ce général américain qui prit la décision d'attaquer le village de Stenay à la seule fin que ses troupes puissent prendre un bain... au prix de trois cents vies.

On avait gardé les derniers rangs, si loin qu'on pouvait à peine les distinguer, pour les fusillés pour l'exemple, les mutins de 1917 et les onze-mille Russes volontaires dans l'armée française qu'il avait fallu liquider vu leur sympathie pour la révolution bolchévique.

Il restait les bizarres, les inclassables, ceux qu'on n'arrivait pas à caser ; trépas injustifiés et injustifiables, erreurs du destin, morts juste avant le début du conflit ou quelques instants après sa fin.

On retrouvait, la main dans la main et l'air un peu gênés, le caporal Peugeot dont la légende avait fait à tort le premier mort français et celui avec lequel il s'était entretué, le lieutenant allemand Mayer. Ils avaient eu le mauvais goût de se faire ça la veille du déclenchement officiel des hostilités. Le soldat Jules Achille était là aussi, tué après l'armistice par un obus qui avait sans doute pris du retard, et tous ceux dont l'administration



militaire, peu encline au désordre, avait antidaté la mort. Derrière se bousculait la cohue de ceux qui étaient morts ensuite de maladie, des séquelles des gaz ou de désespoir et même ce pauvre type, devenu fou sur le front et qui n'était mort qu'en 1978 dans un asile psychiatrique où il se croyait toujours en 1918.

On décida de leur réserver les travées latérales.

Il était très précisément onze heures.

Le moment était solennel.

On fit appel au caporal Pierre Sellier pour qu'il sonne à nouveau le cessez-le-feu, comme à La Capelle.

Il se fit un grand silence.

Mais, au moment où il allait emboucher l'instrument, une voix forte jaillit des tout derniers rangs, là où l'on avait parqué les insoumis. Elle tonna:

— Où est Dieu ?

C'est vrai qu'on avait oublié de l'inviter mais tout de même, un bazar pareil, il ne pouvait ignorer, il aurait pu...

Déjà qu'on lui en voulait de ne pas avoir levé le petit doigt pour empêcher cette monstruosité. C'était bien facile de mettre tout ça sur le râble de la méchanceté des hommes ! C'était lui qui les avait faits comme ça tout de même. Si ça se trouve, il s'était peut-être même délecté. Sait-on jamais !

Une rumeur se mit à courir sur la foule qui alla en s'amplifiant, qui emplit les cieux. Une rumeur de colère et de revendication.

Et tout à coup (il faut imaginer ça sortant de millions de poitrines), éclata la chanson de Craonne.

Ce fut un torrent cosmique.

Dieu fut dérangé par le tintamarre, agacé même.

Il apparut, très haut au-dessus du cumulus et lâcha d'un ton

doux qui couvrait néanmoins le tsunami des voix:  
— Vous m'emmerdez les enfants ! Retournez-y donc puisque  
vous teniez tant à la vie !  
Il fit claquer ses doigts et chaque poilu se retrouva  
instantanément à l'état de fœtus dans un ventre inconnu.

Dieu bâilla,  
s'étira,  
pensa : « Bon débarras ! »  
et s'en alla vaquer à ses loisirs de Dieu.

Mots 848

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Chez moi le jour s'est levé. Normalement. C'est à dire grisâtre, un peu glauque comme toujours ici. Mais enfin, il s'est levé. Le contraste avec la nuit est flagrant. Par exemple, je peux sortir dans le jardin sans me prendre les pieds dans les plants de patates.

Je viens de lui téléphoner. Pour une bricole. Un papier à signer pour régler une affaire du temps où nous partageons le quotidien. Elle me prétend que chez elle, il fait toujours nuit noire. Dans ce pays réputé pour la densité de sa population, elle habite à trois villages d'ici. Elle a toujours été de mauvaise foi, mais là, c'est un peu gros. Je n'ai pas discuté. À quoi bon ? Je préfère ma détente du matin, mon thé du Yunnan et la respiration ample de mon chien au périlleux et crispant exercice de tenter de lui faire entendre raison.

Un rapide tour des nouvelles. Juste les titres sur les sites des journaux ex-papier et néo-numériques. Je me demande bien pourquoi on appelle ça des « nouvelles ». Je suis sexagénaire et j'ai l'impression d'avoir, depuis que je sais lire, toujours vu s'étaler les mêmes horreurs désespérantes, avec quelques minimales variantes. Juste assez pour empêcher le décrochage par lassitude. Par définition, dans la presse, une vraie nouvelle ne peut être que catastrophique. Personne ne s'intéresserait vraiment aux bonnes. La souffrance fascine, même si on se plaint de la sienne. À se demander si sans elle on ne

s'ennuierait pas. Mais je digresse, je déraille, j'étais en train de vous raconter quelque chose...

J'ai allumé la radio, machinalement, histoire d'avoir l'impression d'une présence dans cette maison si vide depuis qu'elle s'est fait la malle.

Et là, je suis tombé sur le cul dans le grand fauteuil du salon !

C'était un boucan indescriptible, une soupe de mots agitée dans un shaker. On y devinait des langues étrangères, sans trop savoir lesquelles, qui se chevauchaient, phagocytant des bribes de français.

J'ai joué avec tous les réglages, en vain. J'ai regardé ma montre, elle marquait neuf heures... du matin, forcément. Pris d'un doute, comme je peux connecter cet engin high tech par NTP sur « times.windows.com », j'ai vérifié. Et là, elle s'est mise à complètement déconner. Un ballet ! Les aiguilles tourbillonnaient à toute vitesse, s'arrêtaient, repartaient en arrière puis en avant puis plus vite, puis plus lentement, le tout de façon parfaitement aléatoire.

Je suis sorti. Dans la rue, c'était pareil. Passants et voitures se comportaient comme sur le cadran de ma montre. J'en perdais la raison, j'essayais de me raccrocher à quelque chose. Ce quelque chose fut la manche d'un quidam qui passait à toute vitesse. Je lui demandai :

— Monsieur, s'il vous plaît, quelle heure est-il ?

Mais il me répondit :

— Désolé, je n'ai plus le temps

J'interpellai une jolie dame perchée sur ses aiguilles qui traversait au ralenti. Elle me fit la même réponse.

Je n'y comprenais rien. Je n'avais plus de point de repère.

Je rentrai pour trouver au moins la stabilité fixe de mes quatre murs. Je n'étais pas homme à me laisser aller. Je devais être victime de quelque hallucination.

Première chose à faire: calmer les battements désordonnés de mon cœur, freiner le carrousel fou qui tournait dans ma tête, me faire un thé, reprendre les choses par le début.

Tout était parti de ce coup de fil à Monique, de son absurde histoire d'aube en cavale. J'allais lui retéléphoner et tout allait s'éclaircir.

J'ai juste eu un doute... si J'essayais plutôt d'aller jusque là ? Et soudain, sans transition, j'y fus. Estomaqué je ne l'ai même pas embrassée, j'ai couru à la fenêtre, tiré les rideaux. En effet ! Il faisait une nuit d'encre !

Mon cerveau se refusait à accepter l'évidence. Il lui fallait une nouvelle confirmation, quelque chose qui me prouverait définitivement que ce n'était pas un rêve, ni un délire subjectif, ni un mirage. Je ne savais quoi faire, alors, en désespoir de cause, je suis allé sonner chez mon pote, le voisin de Monique, un grand roux qui élevait tout seul un gosse infernal.

Il vint m'ouvrir. Passablement énervé. Du fond du corridor, j'entendais le moutard brailler.

Oublieux un instant du contexte de folie générale je lui demandai par habitude:

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Il leva au ciel deux yeux verts exaspérés et me lâcha:

— Tu ne devineras jamais !

Et, après un grand soupir:

— Regarde dehors!

Je ne voyais pas le rapport et mes pupilles perplexes devaient le montrer à suffisance puisque, d'un air résigné, il ajouta:

— Il avait perdu son doudou et, tu sais comme il est, il s'est mis à hurler. Je lui ai simplement dit que ce n'était pas un drame, que la terre ne s'arrêterait pas de tourner pour ça. Il a cessé illico ses cris, m'a regardé d'un air de défi, s'est renfrogné. Tu sais, son petit air têtu. Il avait un air bizarre, comme s'il se concentrait très fort sur quelque chose... et... et... le bordel a commencé... je... je crois bien qu'il a réussi !

Mots 838

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Elle était petite, brune, râblée. Avec un regard d'une grande douceur qui démentait l'amertume de la bouche. Elle en avait bavé, c'est sûr. Ça se voyait. Les cicatrices à l'âme se portent longtemps sur le visage. Elle s'était réfugiée dans un village glacial perdu sur l'un des dos de l'Ardenne et elle vivait dans une ravissante bicoque qu'une misère à demi choisie ne lui permettrait cependant jamais de rendre confortable.

Elle boitait un peu, autre trace laissée par les souffrances, et elle se voûtait doucement au fur et à mesure que sa tête, à force d'encaisser, s'incrustait entre ses épaules. Vraiment, elle en avait plein le dos et son corps le disait. Désabusée, écœurée, mais sans haine. Cultivant l'humilité jusqu'au masochisme. À l'aise dans le seul service. Elle menait une vie d'ombre avec peu de contacts humains tant il est vrai que le dévouement ne fonctionne qu'à sens unique.

Son peu de sociabilité, son grand cœur, son émotivité, son goût du feutré et du discret, l'avaient tout naturellement dotée d'une affinité, voire d'une osmose avec les chats.

Comme c'était là son seul bonheur, elle en abusait. Par le nombre d'abord. Elle tenait porte et table ouverte si bien que tous les matous SDF, toutes les chattes de gouttière, tous les pelés, les tordus, les galeux, les borgnes, les chiasseux et les bigleux se donnaient rendez-vous dans son logis. Il y avait en conséquence toute une hiérarchie : les résidents attitrés dotés du privilège du coussin nominatif, ceux qui ne rentraient que pour la nuit et les minous marlous de passage qui venaient

juste se restaurer et s'éclipsaient.

Elle abusait aussi du rapport qu'elle entretenait avec eux.

Ainsi, par exemple, sa jambe avait beau la faire souffrir, elle n'aurait pas pour autant dérangé Marcel, le doyen blanc à qui manquait une oreille, qui s'était approprié le fauteuil où elle aimait se reposer. Ils faisaient quotidiennement bombance, mais elle pas toujours. Elle voyait les vétérinaires au moindre bobo mais hésitait à consulter son médecin quand sa propre santé était en péril. En fait, là encore, elle servait. Peut-être n'avait-elle pas grande estime d'elle-même et trouvait-elle dans ce comportement ancillaire une raison, ou plutôt une justification, de vivre.

Chacun trouve son équilibre à sa façon. Elle écoulait donc ses jours dans une relative sérénité.

Jusqu'au jour où tout bascula.

Oh cela commença par une simple inquiétude. Carla, la douce, la séductrice, l'élégante, l'Égyptienne n'était pas rentrée. Elle l'attendit longuement et anxieusement mais il fut bientôt évident qu'elle ne rentrerait plus jamais. Puis ce furent Twist, Timatou, Rockenroll et Tchinnisse qui successivement disparurent sans laisser de trace. Une série noire qui trouva son explication quand elle découvrit Mimi raide dans le fossé face à la maison de la voisine, cette sorcière qui détestait les chats. Elle fit illico autopsier le petit corps et le verdict du vétérinaire fit déborder son chagrin. Mimi avait été empoisonnée.

Elle pleura beaucoup. Non seulement sur ses chats mais sur la méchanceté des hommes, sur cette omniprésence du mal qu'elle avait tenté de tenir à distance et qui l'avait rattrapée. Nul doute sur l'identité de la coupable contre qui pourtant elle ne



pouvait se mettre en colère. C'était, chez elle, une émotion totalement inhibée. Elle ne pouvait que porter son chagrin. Par contre, la seule idée de vivre dans la proximité de la meurtrière, de cette incarnation de la malveillance, la révoltait, lui infligeait de terribles crampes d'estomac.

Quand elle eut fini, par épuisement physique, de sangloter, définitivement dégoûtée du monde des humains, elle ramassa quelques affaires, les poussa dans un sac et, les yeux encore embrumés de larmes, ayant sifflé les survivants qui se rangèrent autour d'elle, elle se mit en route.

C'était un soir brumeux de début d'automne et le soleil couchant quoiqu'embrasé n'en était pas moins froid. On la vit s'éloigner sans un regard pour ce qu'elle laissait derrière elle. Un brouillard rose tomba soudain noyant sa silhouette et celle des petits êtres qui gambadaient à ses pieds. Il finit par tout cacher, mettant un terme à l'histoire, comme un rideau de théâtre.

Plus jamais on n'entendit parler d'elle. Si l'on fait abstraction bien sûr des récits de quelques villageoises superstitieuses qui confondirent par la suite les gémissements de la bise avec des miaulements de chats et qui prétendirent mordicus que les nuits de pleine lune...

Ce dont on parla beaucoup, par contre, y compris dans la presse locale, ce fut, un peu plus tard, du bizarre décès de la voisine, visiblement victime d'un infarctus mais dont on retrouva le cadavre étrangement et inexplicablement lacéré de partout, comme par les griffes de dizaines de chats.

**mots 769**

Bien longtemps après son retour en Europe, Robinson mourut et Vendredi qui l'avait accompagné se sentit bien seul. Très logiquement, il chercha donc à se refaire un réseau de relations. Le moyen était tout trouvé : son talent le plus convivial étant d'être fin cuisinier, il lui suffirait d'inviter des gens soigneusement sélectionnés autour d'un repas de rêve.

Concevoir un menu, subtil mélange d'exotisme, de cuisine française et de surprises britanniques, lui prit plusieurs semaines et les préparatifs plusieurs jours. Mais choisir les invités fut tout aussi laborieux. Tous les amis de Robinson étaient eux aussi défunctés et lui, humble Vendredi, ne connaissait plus grand monde. Finalement, c'est sur les conseils d'un enfant du quartier, à qui il avait par jeu exposé sa perplexité, qu'il se décida à convier les Sept Nains, les Trois Petits Cochons, Cendrillon et la Belle au bois dormant, se disant que c'étaient là des «people», des valeurs sûres et consensuelles dont la fréquentation rehausserait un peu son propre prestige.

Ce n'est qu'arrivé au jour «J», quand il disposa les assiettes, qu'il se rendit compte qu'ils allaient être treize à table ! Cela avait la réputation de ne pas porter bonheur. Ce nonobstant, comme il n'attachait pas d'importance aux superstitions, il s'empressa de servir d'emblée un troublant, corsé et délicieux cocktail apéritif qui eut beaucoup de succès. Trop sans doute. Puisqu'il eut, hélas, sur ces créatures de rêve, un effet d'une

puissance inattendue.

Dès la bisque, rehaussée d'un cognac exceptionnel, les Sept Nains, que leur gabarit rendait sans doute particulièrement vulnérables et qui, en conséquence, en tenaient déjà une belle, se mirent en frais de muflerie et de trivialité, lorgnant effrontément et lubriquement les deux princesses tout en tenant des propos salaces sur leurs souvenirs de l'anatomie de Blanche-Neige.

Vendredi mit cela sur le compte d'une exaltation passagère et se dit que les célébrités avaient sans doute pour habitude de se situer ainsi au-dessus des conventions du vulgum pecus. Mais quand Simplet, que l'alcool avait rendu gay se permit de pincer les fesses de Nouf-Nouf et se prit une mornifle, cela plomba carrément l'ambiance.

La suite fut à l'avenant.

Au plat principal, qui exhalait pourtant un appétant parfum de truffe, la Belle au bois qui n'en pouvait plus de lutter contre le sommeil tomba en catalepsie sur la nappe et Naf-Naf, qui la jouxtait, en profita aussitôt pour soulever sa jupe.

Vendredi était catastrophé. Il n'avait pas voulu ça. Il n'aurait jamais imaginé. Il était très mal à l'aise. Il ne savait que faire. Il se réfugia à la cuisine, le temps de se recomposer une contenance et ne vit pas, dès lors, Nif-Nif souffler au nez de Cendrillon la poudre blanche qui la mit en joie illico. Il ne la vit pas non plus monter sur la table et se mettre en devoir d'effeuiller ses haillons au cours d'une danse particulièrement lascive.

Quand il revint, porteur du tiramisu au doux parfum de fleur de tiaré, les Sept Nains et les Trois Cochons se disputaient ferme pour savoir qui aurait les honneurs de ladite Cendrillon. Il y eut des coups. Dépassé, Vendredi, à sa grande honte, dut appeler

la police. Comme à son habitude, elle embarqua tout le monde à l'exception de la Belle au bois qu'on n'arrivait plus à réveiller et qui trouvait en cela un alibi incontournable.

Écœuré, excédé qu'il était, Vendredi ! Décidé à plaquer ce monde de fous où l'avait entraîné son mentor «civilisé» ! Il le fit illico.

Il savait ce que c'était que de vivre de peu. Il n'emporta donc rien si ce n'est la Belle au bois qui lui tiendrait compagnie sans risquer de jamais le contrarier. Comme pour trimbaler Robinson dans ses pérégrinations, il avait acquis son brevet de pilote, Il mit toutes ses économies dans la location d'un jet privé et s'envola vers sa terre, bien persuadé qu'il n'aurait jamais dû la quitter.

Il se rappelait encore parfaitement de la position GPS de son île, Il connaissait la route, il lui suffisait, au début, de suivre la voie tracée par les héros de l'aéropostale.

Hélas, il y eut ce jour-là, au large de Saint-Louis du Sénégal, une de ces tempêtes soudaines que peut générer sans crier gare le climat capricieux de l'Atlantique Sud.

Les radars perdirent le contact avec l'appareil à l'approche de minuit.

Personne n'entendit plus jamais parler de lui ni de la Belle. Mais cela ne tracassa personne.

Il savait bien pourtant qu'il est recommandé d'éviter de voyager un vendredi 13 ! Mais il n'attachait pas d'importance à ces superstitions.

**Mots 756**

On ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas cherché. Depuis l'école maternelle, en fait ! Depuis cette éblouissante condisciple en robe de dentelle immaculée, souliers vernis et blondes anglaises, il s'était, lentement mais sûrement, laissé envoûter par la grâce et l'apparence de douceur. Il ne s'en était pas rendu compte mais il était devenu peu à peu amateur de femmes comme on devient amateur d'art. Son caractère excessif en avait même progressivement fait un passionné, puis un compulsif.

Comme tous les amateurs d'art, il poursuivait inconsciemment la recherche, suicidaire parce qu'utopique, de l'œuvre ultime, celle qui mettrait fin à la folle quête, celle qui serait accomplissement dans la perfection.

Pour lui, elle existait quelque part puisqu'il l'avait vue dans son adolescence dans un manuel scolaire aux pages jaunies sous les traits de Léopoldine Hugo. Ah ! La robe romantique ! Et surtout cette coiffure à bandeaux qui couvrait les oreilles ! Comme il était grand, il l'imaginait élancée. Comme il était sentimental, il l'imaginait dotée d'une sensibilité aiguë, d'une intelligence de l'âme hors du commun. Il la visualisait assise au piano.

Bien entendu il avait avec le temps idéalisé cette apparition du beau absolu et s'était résigné à ne jamais le rencontrer, même si, tout au fond de lui-même, il continuait à considérer cela comme une injustice majeure du destin.

Sa vie fut donc à la fois quête du Graal et acceptation progressive de l'imperfection. Paradoxalement, Il fut à la fois un grand idéaliste et un grand pragmatique. Il en connut des charmantes, des belles, des séduisantes, des blondes vénitiennes et des brunes terre de Sienne, des cavales alezan, et des rousses à volants. Il pensait que pour trouver, il fallait essayer, que pour rencontrer la perle, il fallait ouvrir mille huîtres et, pour ne rien perdre, déguster chacune comme si elle devait être la seule, avec toute la sincérité d'un plaisir unique et pourtant renouvelé.

Ce fut donc une longue jouissance du possible, avec ses bonheurs et ses drames mais où chaque femme le modela, le prépara à la suivante ; une sadhana par les femmes, une préparation progressive à la rencontre avec l'impossible. Ce que faisant, un jour, il fut « achevé ». Un jour, il fut vraiment lui. Un jour, il tint en main tout son lui-même. Trop tard bien sûr. L'andropause était passée par là et son intérêt pour l'autre sexe s'était peu à peu effrité. Il ne regardait plus la splendeur des courbes féminines que comme on regarde aux cimaises d'un musée un Matisse ; sans rêver de l'accrocher chez soi et de partager avec lui son quotidien. Il savait la lassitude qui ne manquerait pas de surgir avec la perception inéluctable des imperfections de l'œuvre. Même il se mit à ressentir les femmes comme de séduisantes plantes carnivores et finalement comme des êtres définitivement trop imprévisibles pour lui. Contre toute attente, Il se mit à préférer la compagnie des hommes. Ils le déçurent. Il fit retraite. Il s'ennuya. Il se dit que toute choses bues, il ne lui restait plus qu'à assumer désormais sa survie dans le moins possible d'isolement. Il se choisit la maison de repos paisible, luxueuse et confortable que lui permettaient ses moyens et y coula des jours paisibles à sourire à ses souvenirs,

à lire autant que sa vue désormais déficiente le permettait et à causer dans le parc avec ses amis de toujours, les arbres. Mais enfin son moteur principal, la curiosité, continuait en douce à l'animer. Une autre aile de l'établissement jouxtait la sienne. On y hébergeait hommes et femmes à la tête perdue, ceux et celles qui avaient quitté ce monde tout en y restant. Une porte solide obéissant à un code connu du seul personnel séparait ces deux univers. Cet autre monde l'intriguait fort. Heureusement, statistiquement, l'impossible finit toujours par se produire et, un jour, la porte resta entrebâillée. Il passa justement par là. Il la franchit.

Il déboucha dans une sorte de salon aux grandes vitres donnant sur le parc. La pièce était déserte à l'exception d'une silhouette qui, assise, immobile de profil devant un vieux piano, se découpait à contre-jour. Il remarqua de suite la coiffure à bandeaux qui couvraient les oreilles. Il s'avança. La petite vieille le regarda avec ses yeux bruns infiniment doux qui pourtant portaient dans le vide.

Il dit:

— Comment vous appelez vous ?

— Léopoldine.

...

Mots 723

Depuis la privatisation de l'eau, La Water Eec (Water European export company), avait amassé des monceaux d'argent. C'était parti d'une idée toute simple que son fondateur avait eue un de ces jours d'averse qui faisaient le quotidien de son pays : « De l'eau contre du pétrole ». C'était devenu le slogan de la firme. Les pipelines étaient désormais à double sens. Le jour ils véhiculaient du pétrole de l'Arabie vers l'Europe, la nuit de l'eau de l'Europe vers l'Arabie. On échangeait fébrilement des pétrodollars contre des waterdollars, à la plus grande satisfaction des banques, des actionnaires et du capital. Évidemment, avec le temps, les termes de l'échange s'étaient dégradés. Le pétrole s'était fait rare, les réserves avaient fondu à vue d'œil, tandis que la pluie elle, vu les changements climatiques, ne diminuait pas, au contraire. On en était déjà à un hectolitre d'eau pour un litre de pétrole. Ça devenait ingérable.

Et voilà que Max, le PDG de la firme, tenait entre ses doigts un courriel tout frais tombé de l'imprimante qu'il regardait ébahi. On a beau s'y attendre. Ça fait un choc. C'était écrit là. Un petit bout de texte anodin qui allait changer la face du monde : Il n'y avait plus de pétrole. Plus une goutte !

On se retrouvait tout à coup avec un stock d'eau gigantesque et invendable. Sans compter l'infrastructure titanesque destinée à la récolter et à l'entreposer. Il n'y avait pas, dans toute l'Europe du Nord, un ru qui n'eût son barrage, une maison sa citerne, une gouttière son tonneau.

Qu'allait-on faire de cet océan morcelé ?

Le prix de l'eau s'effondrait. Si on laissait aller, il allait tomber à zéro. Elle allait redevenir gratuite comme dans les temps



anciens. Ce serait l'effondrement de la civilisation, le moyen-âge.

Il y avait bien un plan B de recyclage dans l'élevage du gardon mais il ne présentait pas toutes les garanties de rentabilité.

Alors Max décida de sauver le monde, SON monde. Il fallait éliminer du stock. Tout de suite ! Avec l'argent de l'État, on construisit à grands frais et dans l'urgence d'immenses réseaux de nids d'abeilles en cuivre, de gigantesques cuves métalliques, des serpentins géants. On rassembla tout le pétrole qu'on put encore trouver, tout ce qu'on avait en réserve, même les stratégiques. On le brûla sous cet attirail pour évaporer un maximum d'eau. Ce fut efficace. En bourse, l'action de Water Eec remonta en flèche. Le prix de l'eau aussi, au grand dam des économiquement faibles qui avaient eu un moment d'espoir.

Dans son bureau de la tour de la finance, Max, qui avait eu chaud, se frottait les mains en contemplant à ses pieds la ville qu'il venait de sauver de la ruine.

Mais ...

Déjà de grosses gouttes s'écrasaient sur la vitre. C'était le prélude au pire déluge qu'ait connu l'Europe depuis plusieurs siècles...

Entre colère impuissante et désarroi, Max sentit couler de grosses larmes sur ses joues.

**Mots 489**

Sourd et aveugle de naissance, il ne connaissait le monde que par le toucher. Un monde bien à lui. Avec des représentations mentales qui lui étaient tout à fait personnelles. Un monde innocent, rassurant, stable, où un objet était un objet précis, consistant, fiable, permanent et rien d'autre. Un monde où l'autre individu était toujours au bout du toucher, où il suffisait de lever la main pour se déconnecter du déplaisir, pour rompre avec les emmerdeurs.

Un jour, parce qu'on lui avait fait miroiter les miracles de la bionique, il accepta qu'on le mette sur une table et qu'on le charcute.

Le résultat fut miraculeux, inespéré.

Incrédule, ébloui, estomaqué, il vit. Un peu, puis de mieux en mieux. Il entendit. Un peu, puis de plus en plus clairement. Il était comme un enfant. Il absorbait sans vraiment les comprendre une foule d'informations nouvelles.

On dut l'isoler, préserver sa raison en ne l'exposant que progressivement. Ce fut long, il fallut l'accoutumer au langage, lui expliquer la différence avec le chant des oiseaux qu'il percevait par la fenêtre ouverte de sa chambre d'hôpital. On lui fit entendre de la musique très douce. On lui montra des fleurs, de jolies femmes, des vêtues et des dévêtues. Il en eut des érections d'adolescent. Il avait le sentiment étrange que le bout de ses doigts était passé dans ses yeux.

C'était comme si on lui ouvrait un monde où, pourtant, les séquelles de l'opération n'autorisaient pas encore à le lâcher.

Hélas, les restrictions budgétaires ne permettaient pas de mobiliser plus longtemps du personnel vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On décida donc, quand on crut qu'il avait absorbé le premier choc, d'installer une télévision dans sa chambre, pensant que cela l'instruirait à peu de frais tout en le divertissant.

Le soir, tout en lui en promettant monts et merveilles, on l'alluma. C'était l'heure du journal télévisé et, comme c'était aussi l'heure de la fin du service, on le quitta, lui confiant pour la nuit la télécommande et le soin de découvrir le monde.

On lui laissa en même temps le mode d'emploi de l'instrument sans penser un instant qu'évidemment, il ne savait pas lire.

Le lendemain, quand l'aide soignante arriva, la chambre était vide. La fenêtre était béante. On était au neuvième étage.

La télé gazouillait dans le vide les infos du matin.

**Mots 385**

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Dieu contemplait sa création. Il posait un regard infini et infiniment auto-satisfait sur l'infini.

Quelque chose pourtant l'indisposait et l'intriguait. La perception d'un défaut, d'une imperfection, d'une finitude. Une gêne. Un truc qui troublait l'harmonie des sphères mais qu'il n'arrivait pas à définir.

Ça l'agaçait vraiment.

Comme cela semblait venir d'un point bien précis, il fouilla son infini et ce ne fut pas une mince affaire.

Il était Dieu tout de même ! Il finit donc par trouver un point bleu infiniment minuscule, un pixel parmi l'infinitude des pixels... mais qui faisait un boucan de tous les diables.

Un sabotage satanique, à coup sûr.

Il zooma. Plus il zoomait plus le bruit s'amplifiait, plus il devenait cacophonique, infernal.

C'était, en toile de fond, un bourdonnement de voix de toutes sortes, ponctué çà et là de beuglements d'agressivité et de souffrance. Surtout ceux issus des guerres et de leurs ersatz les matchs de foot. Ils perçaient par moments la couche épaisse du ronronnement continu des moteurs et ses pics que constituait le barrissement de tyrannosaure des motos. En dentelle de couverture, le gazouillis absurde et inquiétant des radios et des télévisions, le futoir des vidéos informatiques.

Il était bien conscient que ce ne pouvait être que la seule créature qu'il avait un peu loupée pour cause d'excès de boisson qui foutait ce bordel. Il avait, in illo tempore, pensé la supprimer. Mais, d'une part, en tant que Dieu, il ne pouvait pas

se désavouer et, d'autre part, il savait, dans son omniscience, qu'ils arriveraient bien à se supprimer tout seuls.

En attendant, c'était vraiment insupportable. Il lui vint à l'idée, pour régler le problème en douceur, de décréter, de désinventer, de couper le son.

Mais...

Une voix profonde, éraillée, monta aussitôt des enfers:

— Nom de toi ! Et ma musique alors?

C'était Lucifer qui ne pouvait pas envisager de vivre sans son rock 'n' roll.

Dieu haussa d'abord les épaules. Puis il se souvint tout à coup qu'il était, lui, fan de Schubert et puis que, pour un peu de temps encore, il y avait quand même aussi le bruit du vent dans les arbres et le chant des oiseaux.

Alors, pour la première fois, Dieu se résigna à l'imperfection.

Mots 371

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Il avait été élevé dans un Gynécée.

Sa vie fut en conséquence un roman dont chaque chapitre portait un prénom de femme. Chacune l'avait rendu apte à vivre le chapitre suivant. Son histoire fut véritablement l'histoire d'une initiation par la femme. Il lui portait comme de juste une admiration inconditionnelle.

À elles toutes, elles avaient été son lien avec l'univers, même les moches et les méchantes. En réalité, c'est ce sexe dans son ensemble qu'il révérait, non une de ses représentantes en particulier. Sa dévotion était telle qu'il ne couchait que rarement avec une femme. Chaque fois qu'il couchait, il couchait avec La Femme, avec l'autre versant du monde. Non pas tant pour le plaisir physique que pour celui de l'osmose qui se faisait à travers le chaud contact des peaux, le tâtonnement aveugle des mains, la joie des yeux. Pour l'unicité retrouvée surtout. Quelques-unes seulement, si elles avaient été des hommes, auraient quand même éveillé son intérêt. Celles-là étaient des êtres distincts. Il les avait vraiment aimées. Ravi de leur personnalité, en contact avec leur être profond, dégustant aussi bien leurs défauts que leurs qualités, trouvant merveilleux qu'elles soient cet humain-là. Ce sont ces femelles-là qui l'avaient chacune pris par la main pour le confier avec lassitude ou regret à la suivante tandis que, par elles, il grandissait en connaissance et en art de la vie.

Un jour, tout de même, tard, elles eurent achevé leur œuvre. Il avait beaucoup grandi, il avait même fait le tour des choses. Il rencontra la dernière. Celle-là n'avait rien à lui montrer de

nouveau. Elle avait, elle, grandi par les hommes et elle aussi avait fini par faire le tour des choses. Ils se reconnurent et s'assirent face à face. Ils n'avaient rien à se dire, rien à découvrir. Juste à attendre la fin, là, ensemble. Une montagne d'ennui.

Il fallait trouver quelque chose.

Un peu par hasard, ils découvrirent la télé. Mieux que la télé : RTL !

Eux qui étaient revenus de tout, ils n'en étaient plus nulle part. Ils furent heureux.

**mots 341**

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Son corps à lui était au service de son cerveau. Son cerveau à elle était au service de son corps. Elle se sentait exister dans tout son corps, lui ne sentait son « je » que dans sa tête, précisément derrière l'endroit du front où les hindous appliquent la tika. Elle faisait l'amour avec ses organes et des tas de sensations, tout un compost de sentiments et lui avec sa tête, son imaginaire et des tas de fantômes.

Il était de toute évidence la différence par excellence et elle était vraiment l'Autre.

Pourtant, ils étaient amoureux. Tous les deux. L'un de l'autre. Il était son prince, elle était sa Cendrillon.

Ce n'était pas simple.

Cela aurait pu être complémentaire. Hélas, ça se juxtaposait, simplement... Pour que ce soit complémentaire, il aurait fallu que chacun puisse un tout petit peu vivre le monde de l'autre. Comme les points noirs et blancs dans le symbole du yin et du yang. Mais le contraste était si fort que cela se révélait impossible.

Ils tentèrent une démarche ultime.

Il y avait à l'université de la ville un chirurgien réputé pour ses greffes. Il aurait été très capable de les satisfaire en les fusionnant, en greffant soit un cerveau sur un corps soit l'inverse.

Oui mais voilà.

Lui ne pouvait concevoir de changer de sexe et de ressentir ses sensations à elle et elle paniquait rien qu'à l'idée de penser à la



façon d'un homme. Procéder à l'inverse et greffer son cerveau à elle sur son corps à lui était tout aussi problématique et puis, devenir un, même si c'est tapi dans l'inconscient des amants, ça tue le couple... Et le plaisir.

Ils ne réussirent donc jamais à se mettre d'accord.

Leur restait le respect mutuel entre un être matriciel et un être cérébral.

C'était bien peu.

Comme ils ne pouvaient se résoudre à se séparer, ils vécurent très malheureux et n'eurent jamais d'enfant.

Mots 317

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Comme c'était tout de même vieux de deux siècles, on ne vit là que prétexte à esbaudissement populaire, à rutilance des costumes, à authentique odeur de poudre et à grand spectacle semi-réaliste auquel, bien sûr, on avait pris soin de ne pas convier le seul personnage historiquement incontournable : le sang ! Quelques taches d'encre rouge et rien de plus.

Mais on bivouaqua d'époque, on manœuvra dix-neuvième, on canonna, tirailla, fusilla, carabina Baker et, bien rangés en carrés rouges, on finit par vaincre les bleus comme le veut la tradition historique.

Puis on se congratula, on fraternisa, les morts se relevèrent et vinrent boire le coup avec les autres.

Personne ne prêta attention à un cliquetis qui allait pourtant s'amplifiant.

Puis, a fortiori, dans le brouhaha, on ne remarqua même pas qu'il cessait.

Personne n'aurait été imaginer que, commémoration pour commémoration, le char Tigre Royal de La Gleize s'était remis en route après plus de soixante-dix ans d'immobilité et que, sans doute jaloux, pris d'une étrange frénésie, il avait roulé jour et nuit jusque-là pour être lui aussi un peu commémoré.

Parfaitement incongru et ignoré de tous parce que camouflé mais surtout parce qu'inimaginable, il était donc là, tapi derrière les tribunes officielles, bien décidé à attirer l'attention sur le bon vieux temps où les boucheries étaient encore auréolées de gloire.

Dans le dos de la foule, son redoutable quatre-vingt huit millimètres s'abaissa.

Le coup partit.

Ce fut un carnage.

Un bout de la morne plaine fut à l'instant jonché de cadavres, de morceaux de cadavres, de tripes, de sang, d'agonisants plaintifs, de blessés hurleurs.

Et ce qui aurait pu n'être qu'une banale évocation historique fut finalement une belle, une vraie commémoration d'hécatombe.

Mots 283

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Il paraît que nous traînons tous un traumatisme qui va colorer toute notre vie. Lui, par contre, semblait ne pas en avoir. Il avait eu une enfance normale puis avait vécu moyennement et calmement l'adolescence... jusqu'au jour fatidique où, dans un éblouissement, il avait découvert la mécanique. Entre elle et lui cela avait été le coup de foudre. Il s'y était passionnément adonné et elle, elle lui avait tout donné. Par exemple, il avait très vite été engagé comme metteur au point principal de la plus célèbre écurie de course de l'époque.

Cette course-ci devait être décisive. En jeu: la coupe d'Europe des pilotes.

Il était dans le stand en train de jauger les accords musicaux du 2,6 litres 8C Alfa Romeo de Tazio Nuvolari. Il était hyper concentré. Enfin, ce n'est pas le terme exact. Il n'était plus là. Il était le ronronnement du moteur, il se sentait vibrer de tous ses cylindres et il guettait en lui-même le moindre signe de dysharmonie. Une voix dans son dos, celle du grand Tazio lui-même, le ramena brutalement dans ce monde-ci:

— Hé, Luigi ! Tu fais ça les doigts dans le nez !

Le choc ! Le cœur lui battit à rompre, la musique de la mécanique devint cacophonie, salade de bielles, explosions de pistons, racagnac de soupapes.

En un éclair il eut à la joue une douleur, celle de la seule torgnole qu'il ait prise dans sa vie et une vision, celle de son père criant : « Enlève tes doigts de ton nez ! »

Ce fut un désarroi total, le seul qu'il ait connu !

Ce jour-là, la numéro quatre dut abandonner au deuxième tour.

Mots 279

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Cette fois, il sut tout de suite que c'était fini.

Il avait retardé l'échéance autant qu'il l'avait pu. Il avait assumé sans trop de difficultés la privatisation de l'énergie et des services publics, la suppression de la sécurité sociale, la privatisation de l'eau, supporté le grignotage que la hausse des coûts avait opéré dans son budget mais la récente privatisation de l'air, elle, avait fini par avoir raison de son combat d'arrière-garde. L'air de rien, il avait glissé peu à peu dans la pauvreté. Désormais, il ne pouvait plus s'acheter que de l'air de basse qualité, de l'air de banlieue avec beaucoup d'humidité, saturé de ce brouillard malsain qu'on appelle le smog. Sauf le dimanche où il se permettait un petit extra. Oh même pas de l'air de la campagne, non, simplement un peu d'air de parc qui, au moins provisoirement, atténuait sa toux. Parfois, en fin de mois, c'était tout simplement de l'air d'occasion, de l'air de pneu.

Il retournait entre ses doigts le bordereau fatidique cueilli dans sa boîte aux lettres. Il savait que cette fois il ne pourrait pas faire face et que si, dans trente jours, il n'avait pas effectué le paiement, cette maudite puce qu'on lui avait implantée dans l'hippocampe allait exploser, le plongeant instantanément, pour cause de non-rentabilité, dans le néant. Il pesta ! C'était intenable cette taxe qui augmentait en fonction de l'âge ! Après trois ans de retraite, déjà, elle en dépassait le montant ! Sauf fortune personnelle, c'était la fin.

Il soupira, saisit le feuillet qui arborait en grosses lettres grasses : « TAXE SUR L'EXISTENCE » et rageusement, le déchira.

Mots 268

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Elle allait sur ses 85 ans quand, contre toute attente, elle rencontra, après tant d'autres, un nouveau prince charmant. Oh ! Un d'occasion, fort usagé et sans doute un peu caduc mais qui fonctionnait encore et qui, camouflé par son ample veste de chasse présentait encore bien. Elle n'en revenait pas. Elle le vit émerger du brouillard, un jour qu'elle traînait sa solitude et les renoncements de l'âge dans un coupe-feu taillé aux ciseaux entre les épicéas. Ce devait-être un hérétique car, infraction aux usages, il n'était pas monté sur un cheval blanc mais plutôt flanqué d'un noir chien géant qui semblait sorti des enfers par-delà l'Achéron.

Elle n'avait jamais été très conformiste. Cela lui plut. Elle accepta la conversation. Miracle, ils avaient des goûts communs. Tout en cheminant lentement à son côté et tout en devisant de René Char et d'Achille Chavée, elle gambergeait sur cette chance inouïe, sur ce dernier cadeau que lui faisait la vie. Elle sentait renaître le goût de séduire, parfaitement consciente de l'incongruité de la chose à son âge canonique. Elle pensait en secret tandis qu'elle devisait sur les avantages du sonnet: « Ah ! L'embrasser et puis mourir ! »

Dans son visage décrépît, ses yeux, toujours enfantins et qui ne savaient pas dissimuler, la trahirent. Il le vit. Il était de quinze ans son cadet. Qu'à cela ne tienne, elle méritait bien cet élan. Il lui baisa doucement les lèvres. Elle chavira aussitôt.

Et tout de suite, elle fut morte.

Comme elle l'avait souhaité.

**Mots 258**



L'ambiance montait. Il était là à trépigner au milieu de l'invraisemblable foule qui se pressait sur une ligne de départ bien trop étroite pour les innombrables participants. Il fallait jouer des coudes, voire manifester une certaine agressivité pour se placer, dès avant la ruée générale, en ordre utile.

Il y était si bien parvenu, qu'il figurait au premier rang, quasi étouffé cependant et maintenant son air à grand renfort de trémoussements.

Agitée de spasmes, la masse houleuse, ondulante emplissait la vallée, ses versants et au-delà. Alternativement, elle se densifiait puis se détendait sur un rythme de plus en plus rapide.

L'excitation allait croissant, on approchait du délire.

Soudain, il y eut un spasme violent, irrésistible, une sorte de contraction, une explosion, une éjaculation qui propulsa en avant la masse infinie des compétiteurs... c'était parti !

Un haut-parleur s'égosillait: « Bonne course ! Que le meilleur gagne ! Bonne chance à chacun de nos trois cent millions de concurrents ! »

Quoiqu'en plein effort, il eut un sursaut. Il n'avait donc qu'une chance sur trois cent millions ? De qui se foutait-on ? Il ralentissait déjà. Il calculait.

À l'Euro Million, au moins, il ferait plus que doubler ses chances ! Quelle arnaque ! On ne la lui ferait pas à lui !

Il se laissa illico couler en dehors du flot de dossards, grommela quelque chose sur la naïveté des foules, leva les yeux au ciel et se mit en devoir, le flagelle à présent apaisé, d'aller s'acheter un billet. **Mots 248**

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Il était constipé. Ça se voyait. D'ailleurs tout le monde disait qu'il l'était.

En réalité, tout au fond de sa conscience, il savait qu'il était simplement habité par la peur de perdre, qu'il refusait obstinément de se laisser traverser par les choses, qu'il se retenait.

Par ailleurs, si quasi rien ne sortait, rien n'entrait non plus fors le minimum alimentaire vital. On le disait bouché à l'émeri. Il vivait donc à l'intérieur de lui-même, dans la crainte d'une fuite qu'il lui faudrait colmater. Comme il était Suisse, on l'avait engagé au Vatican comme portier d'une porte condamnée et quand il disait, dans sa tenue règlementaire : « On ne passe pas ! », le ton de sa voix était si ferme et si terrible que personne n'eût osé enfreindre l'interdiction. Il était évident que cette condamnation-là était vraiment à perpétuité.

Hélas, le respect absolu de la consigne ne lui fit pas que des amis. Un jour, des collègues jaloux versèrent dans son étiq ue gamelle de midi un irrésistible et puissant laxatif.

Il fit vraiment ce qu'il put. Il passa par toutes les couleurs de son uniforme, serra les fesses à les broyer, fut saisi d'une angoisse mortelle et, finalement, inéluctablement, se conchia.

On le retrouva couché en travers de la porte, la hallebarde passée au travers du corps.

**Mots 217**

Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait ni comment, en cette nuit charnière entre octobre et novembre, une forme de conscience était revenue dans son cerveau mort. Encore moins d'où lui venait cette énergie qui faisait bouger ses muscles tétanisés ni comment ni pourquoi il avait trouvé le moyen de sortir de sa sépulture. Mais quelque chose, quelque chose de démoniaque, le poussait à marcher vers la ville, vers ses ruelles sombres tout encanaillées de noirceur nocturne. Il sentait qu'il pouvait, qu'il devait semer l'épouvante, saisir par son aspect et par l'effet de surprise quelque bourgeois aviné cherchant le chemin de sa maison, terroriser quelque vieille attardée en chemin par la pénibilité de sa marche, semer l'infarctus, répandre l'angoisse, distiller la terreur.

Il s'embusqua derrière une grosse limousine allemande en stationnement... un couple arrivait justement, à petits pas pressés.

Il surgit en hurlant, déployant de toute sa hauteur ses chairs abîmées par un début de décomposition. Le couple s'arrêta, l'homme lui sourit et la femme lui tendit un sac de bonbons. Déconcerté il le prit machinalement entre ce qui restait de ses doigts... sans trop savoir qu'en faire. Le couple s'éloigna et l'homme jeta par-dessus son épaule : « Ne rentre pas trop tard, tes parents vont s'inquiéter. »

Abattu, découragé, inexplicablement triste, il décida de rentrer.

**Mots 216**

Ça faisait un moment qu'il avait des soucis de santé. Vu son âge, ça ne l'étonnait pas vraiment, ça faisait partie de la route.

La fin n'en est jamais guillerette.

Mais enfin, nom de dieu, c'était fort incommode. Ça avait commencé à la main droite: les doigts qui se déformaient et devenaient douloureux, puis petit à petit, le sciatique droit qui coinçait, la cinquième lombaire qui rechignait à droite, l'œil droit qui ne voyait plus que des ombres, un carcinome sur la pommette droite, et pour couronner le tout, finalement, le foie qui disjonctait, qui pourrissait même. Jusqu'à ce qu'une sorte de gangrène envahisse tout son côté, le rende infirme, purulent, impotent, gisant et jaunâtre, au bord du tombeau.

La faculté diagnostiqua une cirrhose à son dernier stade. On lui donnait un mois. Mais le mois suivant, il était encore là et l'année qui suivit aussi. Il allait d'aggravation en aggravation sans que pour autant la camarade ne l'emporte.

La latéralisation exclusivement à droite de tous ses maux rendait les médecins perplexes. Son improbable longévité aussi. Normalement le cœur eût dû lâcher depuis belle lurette.

Mais voilà... il avait le cœur à gauche.

Mots 193

C'est du côté gauche qu'il y a le cœur. Il l'avait grand. Un peu trop. Ça pesait parfois. Il y laissait entrer tout le monde. Mais ces gens-là ne s'entendaient pas, ils voulaient le cœur pour eux tout seuls.

Lui ne comprenait pas.

Il disait : « Poussez pas ! Il y a de la place pour tout le monde »... Mais c'était quand même le bordel. Ça lui faisait mal. Ça lui filait de l'arythmie.

Un jour, il en eut vraiment marre. Quitte à se mettre tout le monde à dos, il vida son cœur.

On le traita de cynique et d'égoïste mais il s'en souciait comme d'une crotte de marabout.

Au beau milieu d'un l'espace vide, il installa un vaste et confortable fauteuil de cuir et se vautra dedans. De l'extérieur lui parvenaient, assourdis, les bruits d'un monde auquel de tout cœur, il souhaita bonne chance.

Puis il parla à son côté droit.

Il lui dit: tu sais, sans-cœur, je t'aime bien, moi ! Et, paraphrasant Aragon : « Que ferais-je sans toi ? »

En souriant son côté droit lâcha: « Tu te casserais la gueule ! »

Il était confortablement installé à la fenêtre, dans le sens de la marche. Le paysage défilait, quelconque, devant ses yeux indifférents. Mais il n'était tranquille qu'en apparence. À l'intérieur, il savait. Il était gratifié de cette sorte de perception et d'intelligence globale qui lui faisait voir les choses avant tout le monde. Certains parlent d'intuition, de pressentiment. Cela n'avait rien à voir. C'était une évidence soudaine issue de la mise en relation logique mais inattendue de petits détails apparemment sans rapport entre eux. Il jeta un regard sur le gros là en face, sur la péronnelle à gauche, sur le dos du supporter de foot debout dans le couloir. Il sut instantanément qu'ils ne le croiraient pas. Ses yeux dérivèrent vers le signal d'alarme. Il hésita. Mais il sut très vite aussi qu'on n'accorderait aucun crédit à sa mise en garde.

Alors un grand calme l'envahit. Un soulagement, peut-être. Celui qui accompagne l'acceptation de l'inéluctable. Il ouvrit une revue et se plongea dans les mots fléchés.

Après que cela se fut produit, on retrouva son corps parmi les autres.

Les surdoués meurent aussi.

Mots 183

Il voyait devant lui, c'était certain mais... derrière ? ... À moins de se tordre furtivement le cou...

Cela l'insécurisait. Il ressentait en permanence une menace dans son dos.

Il eut l'idée d'entasser des pierres pour construire un mur auquel s'adosser.

Cela le soulagea illico.

Très vite hélas il se rendit compte que le danger pouvait aussi surgir de droite et de gauche, juste au moment de son balayage visuel où le regard était posé devant lui.

Il connaissait la recette. Il éleva un mur à droite et un mur à gauche. Il pouvait désormais surveiller l'horizon en toute sécurité.

Il ne craignait plus qu'une chose : que le ciel lui tombe sur la tête.

Il posa donc un toit.

Il se sentait bien.

Il s'endormit.

Quand il se réveilla, il prit conscience du risque que cette inéluctable perte de conscience périodique lui faisait courir et, en toute hâte, il érigea un mur devant lui, fermant le carré.

C'est aux premiers tiraillements de la faim qu'il se rendit compte que, tout à sa peur, il avait négligé de prévoir une porte.

**Mots 181**



Je ne savais pas, moi, que l'audimat du mondial avait été catastrophique ; qu' « on » avait décidé de frapper plus fort pour canaliser la colère des masses ; que c'était pour ça qu' « on » avait engagé ce célèbre réalisateur de télé-réalité ; qu'il avait promis de faire un scoop et, pour ce faire, d'aller jusque tout au bout du réalisme .

Je m'étais engagé comme figurant parce que, vraiment, pour quelqu'un qui ne savait pas s'il allait manger le lendemain, le cachet était une aubaine mirifique.

Et maintenant j'étais là au milieu de ce stade rempli à craquer, stupidement accoutré en rétiaire avec un vrai filet et une vraie fourche et je voyais avec terreur s'avancer vers moi une espèce de brute de deux mètres de haut et d'un de large qui, affublé du casque sans visage du myrmidon, brandissait au dessus de sa tête un vrai glaive parfaitement aiguisé.

Et j'entendais les gradins hurler à mort.

Si j'avais su....

**Mots 160**

Il en avait eu sa claque. Et de la voir toujours elle, et de la morne répétition de jours désespérément identiques. Il s'enlisait. Il le sentait.

Alors voilà. Il était parti. À contrecœur. Il ne savait pas bien où. Avec déjà comme un regret, comme la sensation d'un immense gâchis, d'un ratage irrémédiable. Une illusion de dernier chapitre, voire de postface. C'était absolument insupportable. Une souffrance étrange, inconnue jusque-là et qui ne titillait même pas sa curiosité le tenait derrière le sternum. Il attendit qu'elle passe, misa sur l'accoutumance... qui ne vint pas. Alors, paumé, perdu, ne sachant plus quoi faire, il décida de rentrer. Il reprit l'A25 dans l'autre sens. Il roula longtemps. Arrivé dans son village, il se dirigea vers sa maison. À la place béait un terrain vague. Il se renseigna. En vain. Il s'assit sur une borne et attendit, lové dans son mal-être.

Mots 147

Un jour d'entre ses nombreux jours, qu'il crapahutait péniblement son arthrose sur le marché aux volailles (Il était friand de poulet, ça ne lui était pas trop pénible à mâcher), il la rencontra. Pendant toutes ces années où il avait traîné ses grolles sur toute la planète, il n'avait jamais rien vu de pareil. Une dégaine de princesse chinoise, des cheveux-tenture couleur écran noir, de grands yeux verts de jade, une silhouette de Marilyn. Il resta baba et balbutia: « Vous êtes belle mademoiselle ! ». Il pensait que son âge l'y autorisait. Mais elle le regarda dans les yeux et il vit qu'il avait été incongru. Elle finit pourtant par sourire et lâcher: « Oh! Après tout, l'âge, c'est dans la tête ! ». Alors, il rentra chez lui et chercha fébrilement sur Internet un billet pour le pays des coupeurs de tête.

Mots 141

Il était très vieux. Depuis que l'Homme avait vaincu la mort, depuis que la vie s'allongeait indéfiniment, depuis que l'Homme avait inventé la téléportation, il était le seul à avoir conservé une automobile. Il n'en démordait pas. Il empruntait, heureusement en 4X4, des routes qui, avec le temps, allaient se dégradant.

Ce n'était pas par conservatisme, ni parce qu'il avait particulièrement aimé l'automobile qu'il supportait de bon cœur les risées et les critiques. C'était qu'il était profondément horrifié par l'éternité, par l'idée d'être, à jamais, inéluctablement prisonnier de la vie.

Or il se souvenait d'avoir, il y a très très très longtemps, entrevu, à ce qui avait été un carrefour, un panneau tout mangé de moisissures qui portait la mention : « voie sans issue ». Depuis, il le recherchait.

Mots 129

Après dix ans de vie commune, ils s'étaient mariés. On se demande bien pourquoi. À quoi bon recevoir d'un politicard l'autorisation officielle de s'envoyer en l'air avec, obligatoirement, à vie, le même partenaire ?

Quoi qu'il en soit, cela ne les avait pas protégés d'être confrontés à ces mille petits détails qui agacent, exaspèrent et rendent la vie commune insupportable.

L'un d'eux lui était particulièrement intolérable : lors des sollicitations harcelantes dont elle l'accablait, elle ne tenait jamais compte du moment, et en particulier du fait qu'il soit déjà occupé à quelque tâche absorbante. Tout devait être fait illico où même, d'urgence, pour avant-hier.

Lui, excédé, répondait invariablement: « Je n'ai que deux mains ! »

Ce qu'elle ne pouvait comprendre.

N'en ayant qu'une.

De naissance.

Mots 126

Il ne s'était pas rendu compte tout de suite du phénomène. C'est après un bain qu'il s'en était inquiété. Il s'était senti plus petit qu'avant. Il avait haussé les épaules devant ce fantôme. Mais, bain après bain, averse après averse, il avait bien dû se rendre à l'évidence : il rétrécissait au lavage... À vue d'œil ! Et cela allait en s'accélération. Déjà on ne se retournait plus grossièrement sur lui dans la rue en le prenant pour un nain ; on ne le remarquait tout simplement plus. Finalement, Il devint si minuscule qu'il fut indétectable à l'œil nu. Sauf par grand soleil qui dévoilait son ombre restée intacte. On voyait alors clairement qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Mots120

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Il n'avait pas eu de famille, il en voulait une. Il adopta donc une fille et, sur ses vieux jours, il attendit impatiemment d'être grand-père. Il lui avait tout donné pour la rendre apte à élever confortablement des enfants, y compris la possibilité d'acquiescer ce prestigieux diplôme qui la mettait à jamais à l'abri du besoin. Hélas, effet pervers, madame tenait à sa carrière et si elle se concédait de brèves aventures masculines, c'était invariablement sous contraceptif.

Un jour, n'y tenant plus, il se rendit à la pharmacie du quartier, y fit mettre sous blister de parfaites et inoffensives imitations et, subrepticement mais avec une triomphante satisfaction, les glissa, à la place des originales, dans le sac de sa fille.

Mots 120

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

À chacun son petit pot, le fond bien garni d'insectes aquatiques, de fourmis, de mouches, de sauterelles, de vers divers.

Choisir de jeunes grenouilles, de préférence encore munies d'un reste de l'appendice caudal du têtard.

Bien les planter la tête en bas dans le pot de façon que seules les pattes arrière dépassent et qu'elles puissent ainsi facilement s'alimenter. Ne pas oublier d'arroser, assez pour maintenir humide la peau des batraciens mais pas trop pour ne pas les noyer.

Quand l'appendice caudal s'est entièrement résorbé, attendre quelque jours, puis, avec des ciseaux bien aiguisés, récolter délicatement les pattes.

Attention ! Elles ne repoussent pas.

Bien veiller à vider et nettoyer les pots qui pourront ainsi resservir.

**Mots 118**



Ils prétendaient tous deux être le meilleur joueur d'échecs du pays. Il fallait les départager. On organisa donc un face à face public auquel on convia les medias et dont on vendit très cher les places. Ce furent de longs et coûteux préparatifs.

Au jour dit, devant une salle pleine à craquer, on fit asseoir comme il se doit les deux adversaires face à face de part et d'autre d'un superbe échiquier confectionné spécialement pour l'occasion par un artiste de renom.

On n'arriva pourtant à rien.

Sous les huées d'un public déçu, on s'aperçut trop tard que, dans le civil, l'un était mangeur de blanc et que l'autre, sans cesse, broyait du noir.

**mots 113**

©jean-paul leclercq2016 no printing copy no modification

Il entra dans le supermarché, bien décidé à faire provision de viande pour remplir son congélateur. Il se dirigea vers le rayon boucherie et remplit son caddie de steak d'âne, de rôti de chien, de hachis de rat et de quelques râbles de chat. Dubitatif, il fit encore quelques pas, s'arrêta au rayon poissonnerie où il hésita entre les koïs et une friture de poissons rouges. Il craqua pour une grande koï aux yeux glauques en robe tricolore et, satisfait, se dirigea vers les caisses.

Il eut un moment la nostalgie du temps où la surconsommation, la pollution et la bêtise n'avait pas encore eu raison des espèces sauvages.

Mots108

Un jour qu'il s'était pris les pieds dans un rayon de soleil, Dieu tomba sur la terre.

Quand il se releva, tout contusionné, il jeta autour de lui un regard circulaire et... Il vit ! Ce n'était pas du tout ce qu'il avait imaginé, pas du tout ce qu'il avait voulu créer. Quelque chose avait foiré, quelque chose avait dû lui échapper. Il réfléchit longuement en tirant sur sa barbe blanche. Il tâchait de se souvenir. Et tout à coup il se sentit rempli de honte. Ça venait de lui revenir. De ces sept jours-là, il n'avait pas dessoulé.

mots 100

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Au home « Le repos du héron », la journée d'élection des miss s'achevait. Patricia, dont les charmes étaient indiscutables, avait été élue dans la catégorie soixante-dix à quatre-vingts, Gilberte qui présentait encore très bien avait décroché la palme dans la catégorie quatre-vingts à quatre-vingt-dix. Monique avait, pour son sourire, été préférée aux deux autres beautés survivantes de la catégorie quatre-vingt-dix à cent et on s'apprêtait à couronner la seule compétitrice centenaire : Agathe.

Malheureusement, au moment où on lui posait sur le front le diadème en carton orné de strass spécialement confectionné par l'assistante sociale, l'émotion lui fut fatale.

Mots 99

Cette année-là, il n'y eut pas d'hiver ni l'année suivante. Puis il n'y en eut plus jamais. La végétation foisonna, étouffa l'espace, partit à l'assaut du béton. Le monde entier redevint bientôt une jungle et toutes les villes devinrent des copies d'Angkor. Peu à peu, remise d'une première surprise dévastatrice, la faune reprit sa place avec des espèces adaptées mais prolifiques et pas spécialement amicales comme, par exemple, les mulots géants carnivores.

Alors, paniqués, les hommes retournèrent vivre dans les arbres et se rendirent compte qu'ils n'auraient jamais dû en descendre.

Mots 92

Il vieillissait. On aurait dû le prévenir. Il se serait empêché. Par tous les moyens.

Mais comme c'était fait et comme c'était irrémédiable, il décida de suivre le conseil de son psy : accepter et même «positiver». Il se mit à chercher un job pas trop épuisant dans lequel son problème deviendrait un plus.

Il se décida pour cette petite annonce:

« Cherchons croquemitaine pour aider au dressage des enfants difficiles. Aspect effrayant requis ».

Outre qu'il serait à nouveau utile, le contact avec la jeunesse lui ferait un bien fou.

Mots 87

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Communiqué de presse:

« Le conseil mondial des primates pour la biodiversité s'est réuni hier au Taman Negara, la plus vieille jungle du monde. Session particulièrement importante. À l'ordre du jour, l'extinction prévisible à brève échéance du plus original d'entre eux : l'homo dit « sapiens », victime de sa prolifération. Après avoir longuement délibéré, pour la première fois dans l'histoire de cette institution, il a été décidé à une forte majorité de laisser les choses suivre leur cours. Le communiqué final se déclare optimiste pour l'avenir. »

Mots 85

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Elle se voyait tous les matins dans le miroir, et c'était paniquant cet affaissement des chairs. Elle décida de tuer le temps qui reste. L'autre étant déjà mort. Mais c'était difficile. Elle y tenait à ce laps de temps. Il aurait fallu, tant que sa beauté rayonnait encore, l'empêcher de couler. Elle s'enferma donc dans son congélateur, tenta encore d'y tuer le temps et en mourut. Grâce à quoi sa momie, arrogante et rancunière, le défia longtemps, le temps.

Mots 79

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification



Il était sans doute le dernier. Le dernier poète. Il avait continué envers et contre tout l'activité stérile et masturbatoire qui consistait à écrire seul des vers pour lui seul. Parfois entre les coups, il regardait la télé. Oh ! Jamais que les émissions littéraires. C'est cela, justement qui finit par lui inspirer une solution : il résolut de donner une chance à la dernière plaquette qu'il allait faire éditer à compte d'auteur. Il l'intitula : « Roman ».

Mots 77

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

C'était un fragile enfant aux boucles blondes. On lui avait dit: le plus court chemin entre deux points est la ligne droite. On lui avait dit: Il faut avoir confiance en Dieu et en tes éducateurs. Il renonça donc au sentier qui contournait le précipice et s'avança sur la fine corde qui liait les deux falaises. Il s'aperçut trop tard que les adultes mentaient.

Mots 64

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

On lui avait tellement bassiné les oreilles avec l'instant présent qu'il y était enfin. Il « vivait » l'instant crucial, l'instant le plus important de toute sa vie : il était en train de mourir. Tout le passé, désormais futile fumée inutile, s'était écoulé... Par contre, de par une inattendue, absurde mais intense curiosité, la question du futur le tenait encore en haleine.

Mots 61

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Ils se sont touché les mains. Ils ont parlé. Ils ont mangé ensemble. Ils ont ri. Ils se sont embrassés. Ils s'entendaient bien. Ils se sont dit que ça pourrait être toujours comme ça. Ils ont oublié le reste.

Ils ont chanté ensemble.

Si bien et si fort qu'ils n'ont pas entendu la radio lire le communiqué de déclaration de guerre.

Mots 61

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Entre les murs de Borthwick Castle c'est la panique. Dans un grand affolement, les propriétaires et le personnel parcourent escaliers et couloirs, cuisines et écuries, visitent le moindre coin des combles, les passages secrets et même les oubliettes. L'angoisse est générale ! Comment vont-ils pouvoir se passer de lui ?  
Ils ont perdu l'esprit !

Mots 55

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Ah ! Sur mon étagère, cette impression ténue que me laisse au cœur la danse des instants, les nombreuses photos que j'ai captées. Je les vois voler autour de moi.  
Comme les autistes je pense par images.  
Je m'appelle Leica.

Mots 40

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Quand on questionna les loups pour savoir lequel avait mangé un mouton du troupeau de Johan, ils nièrent tous à voix forte et claire. Sauf un qui répondit en zézayant. Il avait un cheveu sur la langue.

Mots 37

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Depuis l'inauguration du TGV. Trois de ses vaches sont mortes d'une torsion brutale des cervicales. L'éleveur porte plainte.

Mots 18

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification



Parce qu'il était tombé amoureux, il crut pouvoir s'envoyer en l'air mais il tomba sur un os !

mots 17

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Plus il faisait le bien, plus il se sentait mal. Alors il fit demi-tour.

mots 16

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification

Une auto l'a renversé. On n'a jamais pu le remettre à l'endroit.

Mots 15

©jean-paul leclercq2016 no print no copy no modification